

CLAUDE COLLIN

L'INITIATION PHILOSOPHIQUE EN QUATRE LEÇONS

L'expérience philosophique
ou l'harmonie des sphères

Collection PHILOSOPHIE

 les éditions
Le Griffon d'argile

CLAUDE COLLIN

(1925 – 2018)



INITIATION PHILOSOPHIQUE EN QUATRE LEÇONS

L'expérience
philosophique ou
l'harmonie des
sphères

ÉDITION HOMMAGE

Livre numérisé par

Fondation littéraire Fleur de Lys

Offerte gratuitement en libre téléchargement par

Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques



**Nouvelle édition
en hommage à
Claude Collin
(1925 – 2018),
professeur
de philosophie,
pour son apport
à la didactique
de la philosophie**

Cette nouvelle édition de l'ouvrage INITIATION PHILOSOPHIQUE EN QUATRE LEÇONS du professeur de philosophie CLAUDE COLLIN (1925-2018) se veut un hommage à ce pionnier de la didactique de l'enseignement de la philosophie dans nos Collèges d'enseignement général et professionnel (Cégep).

Initiation philosophique en quatre leçons
L'expérience philosophique ou l'harmonie des sphères
Essai – Pédagogie – Philosophie
Fondation littéraire Fleur de Lys
Observatoire des nouvelles pratique philosophique
108 pages. 8,5 X 11 pces.
2026, Lévis, Québec, Canada.

© Claude Collin 2026

ISBN : 978-2-89612-666-8

Dépôt légal numérique :

Bibliothèque et archives nationale du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

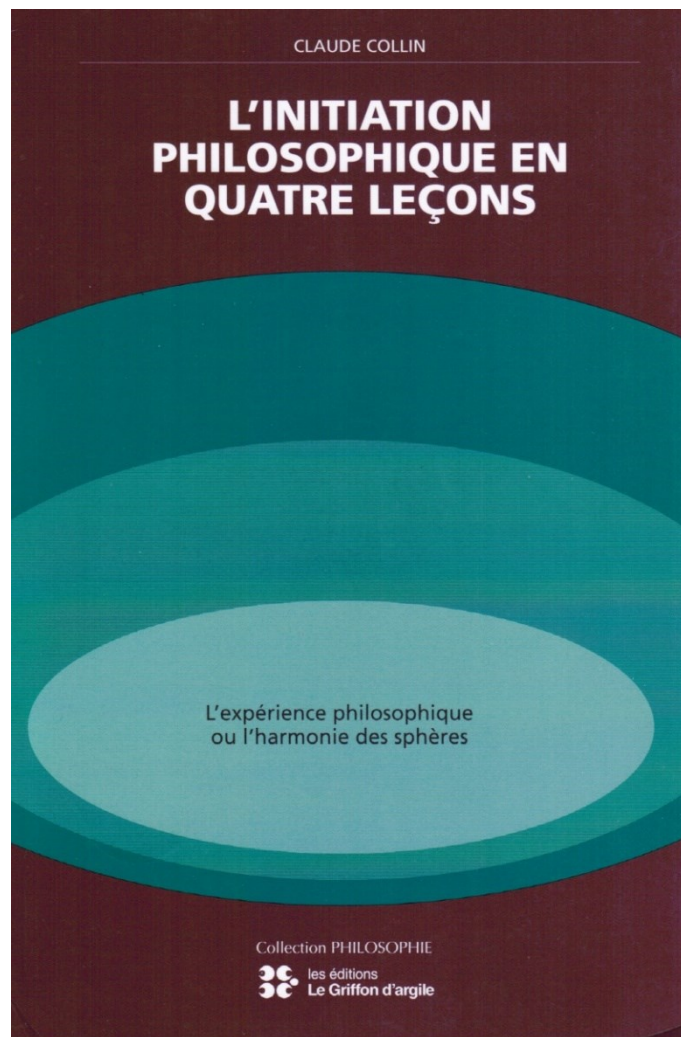
Disponibilité : Cette nouvelle édition numérique est offerte gratuitement en format PDF.

NUMÉRISÉ ET IMPRIMÉ EN FORMAT NUMÉRIQUE AU QUÉBEC (2026)

CLAUDE COLLIN

L'INITIATION PHILOSOPHIQUE EN QUATRE LEÇONS

L'expérience philosophique ou l'harmonie des sphères



Collection PHILOSOPHIE

Les éditions Le Griffon d'argile, 1994.

Page des droits d'auteur de l'édition originale de 1994

Tous droits réservés

Il est interdit de reproduire cet ouvrage, en tout ou en partie, sous quelque forme que ce soit, sans la permission écrite de l'éditeur.

Conception graphique et infographie :

G. Bochenek inc.

© **Les éditions Le Griffon d'argile**

7649, boulevard Wilfrid-Hamel

Sainte-Foy (Québec) G2G 1C3

Tél.: (418) 871-6898

Télec.: (418) 871-6818

L'initiation philosophique en quatre leçons

ISBN 2-89443-014-0

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

3^e trimestre 1994

IMPRIMÉ AU CANADA

Du même auteur

*L'enseignement de la philosophie : essai de didactique expérimentale,
Montréal, Institut de recherches didactiques de Laval, 1974.*

*L'expérience philosophique: Essai de didactique expérimentale.
Montréal, Bellarmin, 1978.*

*Initiation philosophique en quatre leçons.
Montréal, Bellarmin, [v. 1979].*

*Méthode de recherche philosophique
Sainte-Foy, Éditions Le Griffon d'argile, 1990, 80 p.*

* * *

*« Le test PERPE/PHILO et la problématique de l'enseignement de la philosophie »,
Prospectives, 7(5), 1971, p. 282-286.
COLLIN, Claude ; OSANA, Zdenko.*

* * *

*La philosophie de l'éducation (notes de cours)
Cégep du Vieux-Montréal, 1986, 138 p.*

*Initiation à la philosophie du droit (notes de cours)
Cégep du Vieux-Montréal, 1989, 115 p.*

À ma fille,
Isabelle

Je voudrais remercier d'une façon toute particulière le professeur Zdenko Osana (qui m'initia jadis à la recherche didactique), les professeurs Raymond Bélanger, Rodrigue Bouchard et Michel Bourassa, dont les judicieux conseils me furent bien utiles, et Madeleine Bourduas, mon épouse, qui fut mon interlocuteur de prédilection concernant toutes les difficultés inhérentes à un tel projet. Enfin je ne saurais oublier le fait que ce manuel est au fond l'œuvre de milliers d'étudiants des cégeps du Vieux-Montréal et de Montmorency qui furent mes élèves ; non seulement m'ont-ils fait aimer cet art difficile et délicat du pédagogue, mais aussi m'ont-ils révélé par leurs réactions mentales face aux tâches philosophiques, le cheminement véritable de l'approfondissement de la pensée.

Avant-propos

Ce manuel s'adresse à toutes celles et à tous ceux qui ont le désir et le goût de cheminer personnellement vers un approfondissement toujours plus grand de ce qui fait la trame parfois si mystérieuse de la condition humaine. Il s'adresse d'une façon spéciale aux étudiants et étudiantes du collégial.

Il se veut un chemin ouvert: il n'offre pas de solution magique à la difficile quête du bonheur de l'être humain ; il ne présente pas de contenu doctrinal ayant réponse à tout.

Une simple invitation à vivre une expérience philosophique, c'est-à-dire à se pencher sur la vie de tous les jours, à chercher le sens de ce qui arrive, à se l'exprimer soi-même avec confiance, en ayant pour seul désir d'aller au fond des choses.

Il s'agit de mener une réflexion divisée en trois parties conduisant inévitablement au niveau de la pensée philosophique.

Il comporte quatre leçons que l'étudiant doit lire avant de participer au cours.

Le rôle de l'enseignant consiste à expliquer en classe chacune des trois étapes de l'expérience philosophique.

L'étudiant est libre de choisir le domaine qui lui convient comme point de départ à la réflexion. Mais il peut être avantageux de s'arrêter sur un thème se rapportant à la matière de la session. Habituellement, ces sujets se dans le plan de COUPS ou le cahier de notes du professeur.

TABLE DES MATIÈRES

Première de couverture	1
Première de couverture de l'édition originale 1994	3
Droits d'auteur – Édition de 1994.....	4
Du même auteur.....	5
Dédicace	6
Remerciements	7
Avant-propos.....	8
Introduction.....	14
DÉVELOPPER SA PROPRE PENSÉE PHILOSOPHIQUE	14
LES TROIS SPHÈRES DE LA RÉFLEXION.....	15
LES HABILITÉS DES PHILOSOPHES	15
LA PENSÉE PERSONNELLE.....	16
LE FOND DES CHOSES.....	16
L'harmonie des sphères (tableau)	17
PREMIÈRE LEÇON LE SENS DE LA MÉTHODE	18
L'enseignement de la philosophie est-il un luxe ?	18
NATURE DE LA PHILOSOPHIE	19
UTOPIE	20
RÉALISME.....	20
ACTIVITÉ PHILOSOPHANTE	20
Qu'est-ce que la philosophie?	21
Premier sens	22
Second sens	22

Du mode ordinaire de réflexion au mode philosophique	24
Mode ordinaire.....	24
Conséquences	25
Mode philosophique	25
Textes d'appoint.....	26
La notion de formation fondamentale	26
APPORT DE LA PHILOSOPHIE	27
Philosophie et sciences humaines.....	30
DEUXIÈME LEÇON SPHÈRE DU VÉCU	32
À la recherche du sens dans l'expérience vécue.....	32
Première phase de la méthode: formulation de l'expérience vécue	32
La notion d'expérience humaine.....	32
DIFFICULTÉ	32
UN COMPORTEMENT	33
SOURCE DE CULTURE	34
CARACTÉRISTIQUES	34
DEGRÉ	36
L'expérience vécue	37
NATURE.....	37
Le procédé	37
VOIR 1. La description objective des faits.....	37
JUGER 2. L'interprétation des faits.....	37
PRENDRE POSITION 3. La conclusion générale	38
Remarques d'ordre pédagogique	38
Résumé.....	40
L'expérience humaine	40
Les degrés de l'expérience humaine	41

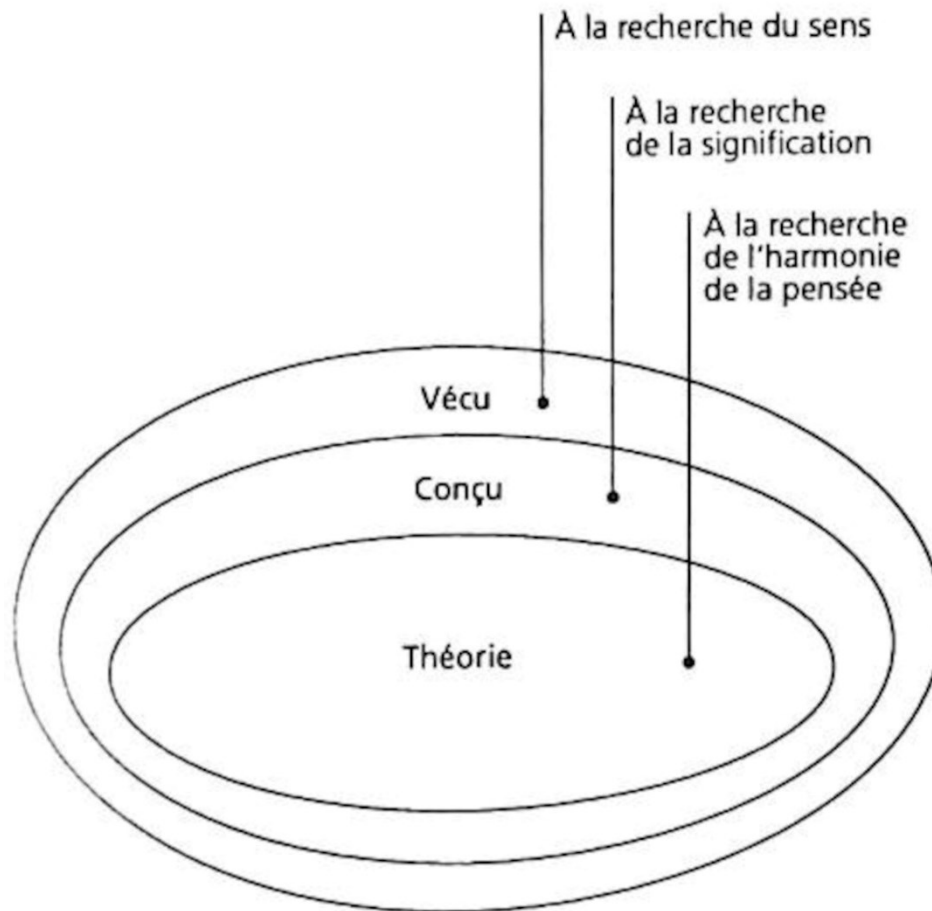
Précision sur l'expérience à l'intérieur de la méthode expérientielle	42
Exemples d'expériences	42
Textes d'appoint.....	47
L'expérience-information-formation.....	47
Quelques pensées relatives à la première sphère	48
TROISIÈME LEÇON LA SPHÈRE DU CONÇU.....	53
Deuxième phase de la méthode: analyse du discours.....	53
L'analyse propositionnelle	53
Le procédé d'analyse.....	56
1 ^{ère} ÉTAPE Recherche des deux idées contenues dans la proposition	56
2 ^{ème} ÉTAPE L'identification du rapport entre les deux concepts.....	57
3 ^{ème} ÉTAPE Reformulation de la conclusion de l'expérience	57
4 ^{ème} ÉTAPE Indication du problème philosophique entrevu.....	58
5 ^{ème} ÉTAPE Indication du concept central du travail	58
Les difficultés de l'analyse	61
Difficultés dues au langage	61
Difficultés dues à la syntaxe	62
Rôle de l'analyse.....	63
Exemples d'analyses.....	63
Textes d'appoint.....	65
Qu'est-ce qu'un concept central ?	65
L'analyse préphilosophique.....	67
QUATRIÈME LEÇON SPHÈRE DE LA THÉORIE	70
La nature d'un problème philosophique.....	70
Le procédé de la problématisation	71
Remarque préliminaire :	71
Première étape : Choisir une méthode d'argumentation	71

Deuxième étape: Consultation de la philosophie écrite	79
Troisième étape: Examen de la portée de notre position et conclusion finale	81
Textes d'appoint.....	81
Qu'est-ce qu'un problème philosophique ?	81
Texte d'appoint (Cf. tableau p. 4 et 5).....	83
La sphère de la théorie	83
Critères de correction	86
SUPPLÉMENT	87
Glossaire	87
Analyse	87
Cause efficiente.....	87
Cause finale.....	87
Cause formelle	87
Cause matérielle.....	87
Concept central.....	87
Criticisme	88
Critique	88
Description objective.....	88
Dialectique	88
Empirisme.....	88
Énoncé de principe	88
Éthique	88
Expérience	88
Expérience actionnelle	88
Expérience cognitionnelle	88
Expérience comprise	88
Expérience opérationnelle.....	88

Interprétation.....	89
Justification.....	89
Méthode de réflexion	89
Philosophie systématique.....	89
Problématique	89
Problématisation.....	89
Problème philosophique.....	89
Rationalisme	89
Réflexif.....	89
Sens	89
Sens commun	89
Signification.....	89
Système	90
Vérification.....	90
Visée	90
Travaux	91
Achevé d'imprimer – Édition de 1994.....	105
Texte de la quatrième de couverture de l'édition originale de 1994.....	106
Quatrième de couverture de l'édition originale de 1994	107
Quatrième de couverture de la nouvelle édition 2026	108

Introduction

L'expérience philosophique ou l'harmonie des trois sphères



DÉVELOPPER SA PROPRE PENSÉE PHILOSOPHIQUE

L'initiation à la philosophie comporte habituellement deux aspects complémentaires: soit que l'on mette l'accent sur la nécessité de découvrir les connaissances de base indispensables à la compréhension des problèmes philosophiques: ce que l'on pourrait appeler l'aspect « informatif » de l'apprentissage ; soit que l'on préfère insister sur la manière, la façon, le mode de réflexion propre à la philosophie : ce que l'on pourrait appeler l'aspect « formatif » de l'apprentissage philosophique: en pratique, toute la tradition de cet enseignement présente un dosage entre ces deux formes d'enseignement.

La méthode que nous proposons dans ces pages fait évidemment partie de l'aspect formatif de l'initiation à la philosophie.

Elle offre à chacun la possibilité de développer sa propre pensée philosophique, selon son niveau de cours. Toute personne, quel que soit son degré de culture, en franchissant les étapes de cette méthode, atteindra nécessairement le niveau de pensée que l'on reconnaît habituellement à la philosophie. Car elle franchira les étapes naturelles d'une réflexion en profondeur.

LES TROIS SPHÈRES DE LA RÉFLEXION

Nous appellerons ces étapes naturelles les trois sphères :

- a) *la première sphère*, celle du vécu, c'est-à-dire la sphère de l'événement, des faits qui arrivent, des situations qui se vivent, des phénomènes qui nous touchent ;
- b) *la seconde sphère*, celle du discours, de la parole, du langage, de l'expression sous toutes ses formes ;
- c) enfin *la troisième sphère*, celle de la théorie, c'est-à-dire celle de la critique, de la raison inspirée par l'amour de la vérité et du bien humain.

La méthode que nous proposons dans ces pages s'inscrit donc dans une perspective d'ensemble du processus de l'esprit humain qui évolue, selon son degré de perspicacité et de profondeur, à trois niveaux différents.

LES HABILITÉS DES PHILOSOPHES

Savoir franchir ces étapes, c'est déjà avoir développé les habiletés propres au philosophe.

Pour aller au fond de choses, il est sans doute nécessaire de posséder les renseignements pertinents à tel champ de réflexion. Ce qui constitue l'objectif premier des cours écrits, expliqués et discutés en classe.

Mais il faut en plus élaborer soi-même des réflexions de type philosophique à la façon des philosophes; en ce sens, la philosophie devient l'apprentissage de la pensée libre et personnelle.

LA PENSÉE PERSONNELLE

1. *La première sphère* nous permettra de produire et d'exprimer une *pensée personnelle structurée* (cela signifie que la pensée personnelle est importante, qu'il faut avoir confiance en sa propre capacité de réfléchir et qu'il est possible de structurer sa réflexion personnelle).
2. *La seconde sphère* nous amène à comprendre *la signification* d'un discours, d'une prise de position, et découvrir le problème qu'il soulève (cela signifie que pour ne pas être à la merci de la publicité, de la propagande, des courants de pensée à la mode, on doit être capable de découvrir les idées qui composent une pensée ou une prise de position, et entrevoir ainsi le problème qu'elle pose; c'est la condition de la liberté de la pensée).

LE FOND DES CHOSES

3. La troisième sphère nous conduit à tenter la justification de notre pensée ou de notre prise de position ; en résumé, il s'agit d'apprendre à aller au fond des choses.

Les tâches à réaliser pour atteindre ces objectifs (les activités intellectuelles) seront les suivantes :

- la formulation d'une expérience vécue ;
- l'analyse systématique d'une pensée, d'une prise de position ;
- la critique de la pensée.

Ce sont les activités intellectuelles qui nous conduisent au fond des choses, comme cela peut se lire dans le tableau de la page suivante qui dresse une esquisse des trois sphères du processus normal d'approfondissement de la pensée.

N.B. La première sphère fait l'objet de la deuxième leçon; la deuxième sphère est expliquée dans la troisième leçon ; et la troisième sphère dans la quatrième leçon.

L'harmonie des sphères (tableau)

La pensée de ce qui arrive				
	Objet matériel	Procédé	Objet formel	Champ culturel
<p>Sphère du vécu</p> <p>Élaboration de la pensée personnelle</p> <p>À la recherche du sens</p> <p>À ce niveau la recherche philosophique se confond avec tous les éléments de la culture</p> <p>C'est le premier sens de la philosophie</p>	<p>L'Univers en tant qu'il est à la, c'est-à-dire comme :</p> <ul style="list-style-type: none"> - faits - événements - situations - phénomènes 	<ul style="list-style-type: none"> - description --interprétation - explication - conclusion 	<p>Le sens, le rejet du chaos et de l'absurdité;</p> <p>La soif du sens qui répond au désir de se situer, de se familiariser avec l'univers, l'attrait de l'intelligible</p>	<p>Le désir du sens s'épanouit à travers tous les éléments de la culture par lesquels l'homme cherche à répondre à ses besoins fondamentaux</p> <ul style="list-style-type: none"> - le mythe - la religion - la technologie, les sciences, les institutions sociales, politiques, juridiques, économique, etc.
La pensée de la parole				
<p>Sphère du conçu</p> <p>À la recherche de la signification et de la pensée libre</p>	<ul style="list-style-type: none"> - La parole - Le verbe - le langage - le dire - l'expression gestuelles, factuelle ou verbale 	<p>L'analyse de la parole par</p> <ul style="list-style-type: none"> - l'identification des idées - le rapport entre ces idées - la reformulation de la pensée <p>Cette clarification fait ressentir le besoin d'approfondissement.</p> <p>L'analyse du discours révèle le problème philosophique, c'est-à-dire le problème du sens de cette prise de position.</p>	<p>La signification;</p> <p>Le discours en tant qu'il renvoie à la pensée (qui est un jugement) dont il est l'expression;</p> <p>C'est le sens au second degré</p>	<p>L'écriture sous toutes ses formes, littérature, poésie, journalisme;</p> <p>Les arts;</p> <p>Enfin tout ce qui s'investit dans un rôle révélateur de beauté du bien et de la vérité</p>
La pensée de la pensée				
	Objet matériel	Procédé	Objet formel	Champ culturel
<p>Sphères de la théorie</p> <p>Critique de la pensée</p> <p>À la recherche de l'harmonie entre les sphères du vécu et du conçu</p> <p>Second sens de la philosophie</p> <p>Tendance à aller au fond des choses</p> <p>Animé par la soif d'amour et de vérité, c'est-à-dire attiré par la vision ou le désir de la sagesse</p>	<p>Le pensée sous la forme de prise de position, d'énoncé de principe, de jugement</p> <p>Qui demande à être justifiée, critiquée, évaluée, conformée.</p> <p>En d'autres termes, il s'agit de la prise de position en rapport avec un sujet (un thème) qui soulève des interrogations.</p>	<p>choix d'une méthode :</p> <ul style="list-style-type: none"> - normalité - dialectique - questions ultimes <p>Argumentation</p> <p>Recours aux auteurs</p> <p>Portée : conséquences, applications, remises en question nouvelles</p>	<p>La justification</p> <p>La confirmation</p> <p>À la recherche de l'harmonie intérieure, en justifiant sa propre pensée</p> <p>Développement de la vie intérieure</p> <p>Non seulement on va au fond des choses, mais aussi au fond de soi-même</p>	<p>La justification s'épanouit dans la mystique et la spiritualité</p> <p>C'est le supplément d'âme, de dynamique de l'amour et de l'attachement à la vérité</p> <p>Ouverture à toutes les formes de la cultures</p> <p>(La philosophie est solidaire de l'ensemble de la culture)</p>

PREMIÈRE LEÇON

LE SENS DE LA MÉTHODE

Un chemin ouvert
À réinventer sans cesse
Avec ses couches successives
comme les vagues de la mer
et ses retouches infinies
comme un tableau japonais...

« Les méthodes, il faut le dire dix fois, sont l'essentiel. »
Nietzsche

« La réflexion ouvre à la lucidité sur le monde. »
« Il faut être le meilleur de soi. »
Albert Jacquard

CONTENU

L'enseignement de la philosophie est-il un luxe ?
Qu'est-ce que la philosophie ?
Du mode ordinaire de réflexion au mode philosophique
Textes d'appoint

L'enseignement de la philosophie est-il un luxe ?

OUI

En un certain sens et pour beaucoup de gens il semble que l'enseignement de la philosophie soit un luxe.

Il faut bien admettre, en effet, que les connaissances philosophiques n'ajoutent rien à la préparation technique ou professionnelle de l'étudiant. On peut fort bien devenir un bon technicien sans avoir fait d'études philosophiques.

De plus, la philosophie évolue souvent dans l'ombre des sciences humaines ; celles-ci ne cessent d'apporter des vues nouvelles sur l'univers, l'homme, la femme et la société ; elles jouissent d'un prestige sans cesse grandissant et bien mérité auprès de tous ceux que la culture intéresse.

Si l'on ajoute à ces faits que la philosophie ne fournit pas de réponse définitive aux questions dont elle traite (ce qui explique en partie la profusion d'opinions qu'elle étale), on peut comprendre pourquoi, aux yeux de plusieurs, elle apparaît comme un luxe quelque peu dispendieux, compte tenu des coûts de l'ensemble du système d'éducation.

D'autant plus que la tendance à philosopher semble toute naturelle puisque notre curiosité nous y entraîne depuis le premier éveil de notre raison. La philosophie apparaît donc, pour toutes ces raisons, comme une discipline dont on pourrait se passer facilement.

Mais les choses sont-elles aussi simples qu'il y paraît à première vue ?

NON

Si le sens des choses, de l'homme et de la femme ainsi que de la vie était facile à saisir, il n'y aurait nul besoin de la philosophie.

Si la vie ne nous offrait pas tous les jours de nombreux exemples de misère humaine tant sur le plan matériel que spirituel, on n'aurait pas à s'interroger sur le sens de la « condition humaine », sur le destin de l'homme et son avenir.

Si la société technologique et scientifique que les hommes ont construite assurait à chacun, automatiquement, une vie heureuse, on n'aurait pas à remettre en question les valeurs sur lesquelles elle repose.

Si la connaissance de la vérité, la reconnaissance des valeurs étaient quelque chose de simple, comme allant de soi...

NATURE DE LA PHILOSOPHIE

Mais la vérité comme la valeur sont le fruit d'une conquête exigeante sur les plans intellectuel et humain. Les plus grands penseurs de tous les temps, de Platon et Aristote à Descartes, Hegel et Nietzsche, ont toujours insisté sur l'importance de la « méthode » pour guider nos pas sur le chemin difficile qui mène à la vérité. Et n'est-ce pas ce qui caractérise le plus la philosophie que d'être avant tout un art, une méthode de penser, un chemin ouvert, et non un système clos, refermé sur lui-même ?

Socrate, Platon, Aristote sont éternels par leur méthode, leur art de penser qui reflètent un esprit, une âme. Ils ont ouvert un chemin... Qui peut soutenir que notre époque n'a plus besoin de ce « supplément d'âme » dont parlait Bergson au début du siècle?

On s'étonne parfois du fait que la philosophie comme matière scolaire soit contestée. On lui reproche son manque d'unité et son incohérence.

UTOPIE

D'un point de vue administratif et même pédagogique, les choses seraient bien plus simples et bien plus faciles si la philosophie n'était qu'une doctrine précise, un ensemble de connaissances à transmettre. On pourrait, comme dans les autres domaines scientifiques, organiser une séquence de cours qui seraient

les mêmes dans tout le réseau collégial dont on assurerait l'évaluation par un examen commun. Un seul moule pour une multitude de « têtes bien remplies ». Rabelais plutôt que Montaigne! Car à quoi bon des « têtes bien faites » puisque, alors, on ne pourrait monnayer (évaluer) ces études par un examen commun ?

RÉALISME

Mais, nombreux sont les professeurs et les étudiants qui se demandent s'il n'est pas préférable de donner raison à Montaigne pour qui vaut mieux avoir une tête bien faite qu'une tête bien remplie. Au fond, n'est-ce pas cela même que l'apprentissage de la philosophie sait faire de mieux, une « tête bien faite » ?

ACTIVITÉ PHILOSOPHANTE

Ne suffit-il pas de la considérer dans son aspect dynamique, en tant même qu'activité philosophante? C'est alors qu'elle livre le mieux ses secrets et qu'elle transmet son esprit.

L'esprit d'une science se communique sans doute par une foule de moyens, mais peut-être d'une façon plus efficace par l'expérience par laquelle se réalise cette science. Nous savons que l'expérience est la voie royale de tout apprentissage ; c'est parce que l'homme est capable d'expérience qu'il évolue, et cela dans tous les domaines de la culture.

Ainsi, nous pouvons vivre des expériences techniques, scientifiques, mystiques, philosophiques, religieuses, artistiques ou morales, selon les différents champs de la culture. Ces expériences sont tellement marquantes, elles engagent tellement toute la personne qu'elles finissent par la qualifier: on devient savant, technicien, mystique, religieux ou philosophe par la vertu des expériences vécues.

C'est en vivant des expériences philosophiques que nous apprenons à philosopher, au sens le plus plein du terme, c'est-à-dire à développer une pensée profonde et personnelle sur l'essentiel. Car l'expérience philosophique de sa nature même développe une capacité de comprendre l'événement, une habileté à penser par soi-même et une tendance à aller au fond des choses. Ainsi la réflexion philosophique peut-elle apporter quelque chose de fondamental aux hommes et aux femmes de notre temps.

Or, c'est précisément le sens des sessions de philosophie dont peuvent profiter tous les cégépiens¹, qu'ils soient du niveau professionnel ou général. Ils ont cette chance unique de pouvoir se pencher méthodiquement sur tous les éléments de la culture pour en sonder la valeur, les fondements, l'origine et les fonctions. C'est là une expérience inoubliable, qui a des chances d'avoir des répercussions pour toute la vie de ces étudiants. Mais cette préoccupation de l'essentiel et du fondamental, aucune science n'en fait son objet d'étude. Et pourtant, n'est-ce pas par ce chemin emballant que notre vie personnelle et sociale peut retrouver son âme, ce « supplément d'âme » dont notre époque a tellement besoin ?

Qui pourrait soutenir que ces quatre sessions (peut-être maintenant trois) de philosophie constituent vraiment un luxe ? N'est-ce pas plutôt une expérience indispensable pour toute notre jeunesse ?

Qu'est-ce que la philosophie?

Avant d'aborder l'étude de l'expérience philosophique, il ne serait pas inutile de s'arrêter sur une définition provisoire de la philosophie, quitte à la remettre en question plus tard, au besoin. Cela nous permettrait de mieux voir où se situe la méthode que nous proposons.

¹ Cette remarque demeure juste en dépit de la récente réforme concernant le nombre de sessions où l'on enseignera désormais la philosophie.

On a l'habitude d'attribuer à cette notion deux sens :

Premier sens

Dans un premier sens, on dira que la philosophie comporte deux aspects :

Une conception

Elle est d'abord une vision, une conception de l'univers, de la vie, de l'homme et de la femme, et de tout ce qui les concerne. En ce sens, tout le monde a une philosophie; l'enfant, l'adolescent, l'adulte, l'étudiant, le travailleur, etc. : chacun voit les choses à sa façon. Cette vision est en perpétuelle évolution car elle repose sur la perception des éléments de la culture transmis par la famille, l'école et le milieu social:

- des connaissances empiriques (souvent exprimées dans des proverbes) ;
- des connaissances scientifiques transmises par l'école et les médias;
- des croyances religieuses (transmises surtout par la famille);
- des expériences vécues ;
- des notions admises et partagées par la société sur les éléments de la culture (les arts et les techniques).

Une attitude

Dans ce premier sens la philosophie implique aussi un aspect d'engagement ; une attitude devant la vie:

- basée sur un code d'éthique et de moralité plus ou moins conscient, mais où l'on a puisé les notions de droits et de devoirs, de liberté, d'obligation, etc. ;
- inspirée aussi par les institutions politiques, sociales, juridiques et économiques en place. Ces institutions constituent les cadres et les conditions de réalisation des idéaux, des désirs et ambitions véhiculés par la culture.

Second sens

Dans un second sens, la philosophie est un retour réflexif, méthodique et critique sur les données du premier sens.

RÉFLEXIF

La philosophie est la pensée de la pensée: pendant que la science se porte directement sur l'objet,

$S \Rightarrow O$

La philosophie se porte sur l'objet pensé :

$P \Rightarrow S-O$

MÉTHODIQUE

Contrairement à la science, la méthode philosophique n'est pas quantitative ; elle n'utilise pas les statistiques, les sondages, les instruments des sciences humaines ou des sciences exactes pour édifier sa science. La vérité qu'elle cherche n'est pas une moyenne, ne se mesure pas à l'aune; elle se situe au niveau des cadres les plus généraux de la pensée. On peut dire que sa méthode est de l'ordre de l'esprit. (Par exemple la méthode socratique, la méthode de Descartes, la méthode dialectique, la méthode triadique de Hegel, toutes ces méthodes sont des processus de l'esprit.)

La méthode n'est pas un système. Elle est une voie ouverte à l'infini vers la connaissance. Un système est une recherche de cohérence à l'intérieur d'une combinatoire. Il est généralement clos sur lui-même. La méthode est toujours à reprendre... car elle est essentiellement une recherche et non une exposition.

CRITIQUE

Cet aspect est peut-être le plus spécifique à la philosophie; critiquer signifie essayer de justifier en raison la validité de la position envisagée; évaluer la pensée dans une perspective de vérification ontologique ou épistémologique (il s'agit toujours de la valeur de la prise de position qui demande à être confirmée).

Remarque : Ici la vérification ontologique réfère à l'être en tant que tel ; en d'autres termes, il s'agit des quatre raisons ultimes; épistémologique signifie que la critique porte sur la valeur de connaissance (ces points seront repris plus loin).

Ce retour porte sur les données du premier sens : la philosophie devient alors une remise en question des données du premier sens. Ces données n'ont pas vraiment été

pensées, n'ont pas été contestées; il faut donc s'assurer de leur valeur. C'est l'entreprise par excellence de la philosophie de sonder les fondements de ces données.

Enfin, la méthode que nous utiliserons consiste à privilégier les données de l'expérience vécue comme point de départ à la recherche philosophique. Graduellement nous passerons d'un mode ordinaire de réflexion au mode proprement philosophique.

Du mode ordinaire de réflexion au mode philosophique

Mode ordinaire

En réalisant intégralement une expérience philosophique, on s'habitue à passer d'un mode de pensée ordinaire à un mode de pensée qui est propre à la philosophie.

Dans le *mode ordinaire*, habituel, utilisé dans le courant de la vie par tout le monde:

- a) la réflexion est spontanée, c'est-à-dire qu'elle se fait par association d'idées; on a recours à ce qu'on sait par ses études antérieures, ses souvenirs, etc. Elle prend surtout la forme de commentaires qui révèlent son degré de culture et de connaissances ;
- b) la réflexion se situe au niveau concret, sensible, affectif. On saisit parfois globalement le sens d'une pensée, ou bien on s'arrête sur l'un des termes d'une pensée, d'une prise de position, dans la mesure où cela correspond à quelque chose de vécu ou qui nous touche sensiblement. Les nuances nous échappent assez facilement. On pense par images ;
- c) la réflexion s'exprime à l'aide du langage courant, c'est-à-dire celui que nous utilisons tous les jours dans les activités ordinaires de la vie. Même les termes qui pourraient être philosophiques sont employés dans un sens usuel, commun. La pensée reste vague et imprécise ;
- d) l'intention de pensée dans ce mode de réflexion est pratique. La pensée évolue au niveau des besoins ressentis, des désirs à combler, des sentiments à vivre
- e) la pensée est particulière, car elle est tournée vers une action à faire ou à ne pas faire, elle ne tend pas vers une généralisation, à moins que ce soit une généralisation inspirée par une intention morale. En général, la pensée évolue en extension, c'est-à-dire par addition d'informations;

- f) c'est une réflexion *close* sur elle-même; probablement en raison des caractéristiques précédentes. Elle est désarmée devant un problème ou cherche une solution dans l'ordre de l'action. Elle ne peut sortir d'elle-même pour s'ouvrir un niveau de réflexion plus abstrait qui lui permettrait d'évoluer. Elle est bloquée sous l'aspect *compréhension*.

Conséquences

- a) On est persuadé que toutes les opinions se valent ;
- b) On pense comme tout le monde (non par soimême) ;
- c) On reste à la superficie des choses (apparences) ;
- d) On juge surtout l'image;
- e) On est à la remorque de toute prise de position partagée par l'ensemble puisqu'on n'a pas les moyens de la comprendre vraiment et de la critiquer;
- f) On aime bien discuter les stratégies d'action.

Le mode ordinaire de notre fonctionnement mental est donc, à toutes fins utiles, celui de la pensée commune dont il épouse les idées, les croyances, les habitudes et les opinions admises.

Mode philosophique

Dans le mode philosophique que l'on trouve chez les penseurs :

- a. la pensée est méthodique, c'est-à-dire qu'elle procède par analyse, synthèse et vérification. Il est vrai qu'il existe plusieurs méthodes de réflexion philosophique: ce qu'elles ont en commun, c'est qu'elles constituent un processus à suivre, et la plupart impliquent de diverses manières une forme d'analyse (conceptuelle) de synthèse et de vérification ;
- b. la réflexion se situe au niveau des idées, c'est-à-dire qu'elle est un détour intellectuel qui rejoint les cadres ICS plus généraux de la pensée et finit par inspirer les attitudes et les pratiques. (Les premiers principes de la raison, identité, contradiction, tiers exclu, etc.);
- c. comme dans toute science ou spécialisation intellectuelle, la réflexion philosophique utilise un langage spécifique que l'esprit humain a construit avec le temps. (C'est toute la culture philosophique.);

- d. l'intention de pensée est rationnelle: elle est une recherche des raisons d'être et du sens. On veut comprendre, quitte à devoir sonder les principes les plus généraux, les causes les plus ultimes, les théories les plus générales;
- e. la prise de position à laquelle conduit ce type de réflexion pourra donc s'exprimer en termes suffisamment abstraits et aura aussi une portée plus générale. On y trouvera des énoncés de principe, des définitions de concept, etc.;
- f. la réflexion philosophique demeure ouverte. Elle implique de soi une portée, une possibilité d'application ou une remise en question...

Textes d'appoint

La notion de formation fondamentale²

NOTION

Nous savons que la notion de formation fondamentale, comme toute notion, évolue et demeure relative à la culture d'une époque : au fond elle implique toute une philosophie de l'éducation et donc une conception de l'homme et de la société.

AUJOURD'HUI

À notre époque, le développement des sciences et des techniques nous pousse à repenser la question de la formation fondamentale, peut-être dans les termes d'un choix ou d'un nouvel arrangement entre le modèle de Rabelais et celui de Montaigne. Nous devons faire une distinction importante entre les formations générale, professionnelle et fondamentale.

Jacques Maritain soulignait un jour cet aspect paradoxal de l'éducation: « Ce qui importe le plus dans l'éducation n'est pas l'affaire de l'éducation [...] l'intuition et l'amour ne s'enseignent pas. Il y a des cours de philosophie, mais il n'y a pas de cours de sagesse [...] la sagesse s'acquiert par l'expérience spirituelle, et quant à la sagesse pratique, il faut dire, avec Aristote, que l'expérience des vieillards est à la fois aussi indémontrable et aussi éclairante que les premiers principes de l'entendement. »

² 2. Claude Collin. *La formation fondamentale*, collectif Christiane Gohier. Montréal, Éditions logiques. 1990.

APPORT DE LA PHILOSOPHIE

L'apport de la philosophie est-il fondamental ?

C'est pourquoi je voudrais retourner la question et demander: ce que la philosophie apporte est-il quelque chose de fondamental quant à la formation de la personne ?

Je tenterai de répondre à cette question, non pas en philosophe, mais en enseignant de la philosophie, c'est-à-dire en pédagogue, puisqu'il s'agit aussi d'une question pédagogique. C'est pourquoi je m'inspirerai d'une affirmation du pédagogue français Louis Legrand :

Philosophie comme activité mentale

« Il s'agit désormais [...] d'enseigner plus des méthodes et des schèmes instrumentaux que des connaissances toutes faites, de créer une disponibilité intellectuelle et non de meubler la mémoire. »

En ce sens, il faudrait préciser tout d'abord les objectifs particuliers de l'enseignement de la philosophie considérée comme activité mentale, par opposition aux sciences humaines. Ensuite, chercher à préciser les opérations mentales propres à la philosophie par le moyen de modèles didactiques.

Cette façon d'envisager la philosophie est devenue, il me semble, plus pertinente, si l'on tient compte du rôle que jouait celle-ci dans l'ancien système.

AVANT 1965

On sait qu'un système d'éducation est l'institution qu'invente une société pour maintenir et développer la qualité de sa vie et assurer son avenir. Il est toujours relatif au développement socioculturel de la société dont il est à la fois reflet et source d'inspiration. Car tous les éléments de la culture sont tributaires les uns des autres et s'influencent mutuellement.

Avant 1965, notre système s'inspirait de l'humanisme gréco-latin, de la tradition judéo-chrétienne et de l'enseignement de la doctrine sociale de l'Église. Il répondait aux exigences d'une société monolithique, longtemps repliée sur elle-même et qui tardait à entrer dans la modernité.

Il me semble que le rôle de l'enseignement de la philosophie dans ce contexte était clair et compris par tous les agents et responsables de l'éducation. L'enseignement de la logique d'Aristote pouvait répondre parfaitement aux exigences des valeurs intellectuelles recherchées et défendues à l'époque; l'enseignement de la métaphysique

et de la théodicée cadrerait bien avec les croyances religieuses admises et pratiquées par l'ensemble de la société d'alors; et l'enseignement de la philosophie morale, sociale et politique s'inspirait des valeurs reconnues et partagées par la communauté.

On enseignait une philosophie particulière, le thomisme, à l'aide d'un ou deux manuels; il y avait un examen commun qui portait sur les vingt-quatre thèses constituant l'armature de la *philosophia perennis*.

Dans ce contexte, la philosophie jouissait d'un immense prestige, puisqu'elle occupait tout l'espace. Les sciences humaines comportaient l'histoire et la littérature de toutes les époques, en particulier les périodes classiques de la Grèce antique et celle de la Renaissance. On s'arrêtait donc aux racines de la culture occidentale. Les sciences comme les mathématiques, la biologie, la physique et la chimie étaient alors réduites à leurs éléments les plus simples (qui correspondaient d'ailleurs aux exigences universitaires de l'époque). L'enseignement professionnel et technique relevait d'écoles spécialisées où se donnaient quand même des cours de morale sociale.

DEPUIS 1968

On peut mesurer l'ampleur du changement quand on considère la place qu'occupe l'enseignement des sciences et des techniques dans le système actuel et le peu de temps consacré aux études de l'histoire et des œuvres classiques.

Bien sûr, nous avons un rattrapage considérable à effectuer dans tous les domaines: tant en ce qui a trait à l'accès à l'enseignement qu'à l'importance qu'il fallait accorder à l'enseignement des sciences et des techniques.

Dans ces conditions, il est facile de comprendre quel défi les enseignants de la philosophie durent relever à partir de l'instauration des cégeps : car toutes les conditions pédagogiques changeaient brusquement: population étudiante plus jeune, plus nombreuse, programmes fluctuants et indéterminés, méconnaissance du passé culturel de ces nouveaux étudiants; éclatement de la *philosophia perennis*, disparition de plus en plus évidente de ce qui constituait les bases culturelles de notre civilisation.

Nous eûmes droit à toutes sortes d'essais et d'expériences qui entraînèrent une contestation qui n'a pas vraiment cessé depuis. On reproche à cet enseignement son manque d'unité et son incohérence.

AVANTAGE AUX ÉTUDIANTS

À mon avis, sans porter un jugement de valeur sur la situation d'ensemble de l'enseignement de la philosophie, il faut remarquer que les conditions pédagogiques se détériorent depuis plusieurs années, malgré les efforts considérables des enseignants. Cependant, en dépit des difficultés causées par le nombre excessif d'étudiants et la variété incroyable des concentrations, il existe du côté des étudiants un avantage certain : celui de n'être pas soumis aux exigences d'une philosophie officielle unique, d'un manuel unique et d'un examen unique. Ils doivent faire face à quatre professeurs différents et donc rencontrer quatre approches différentes. Cela est bien.

Quand on étudie les travaux des étudiants de 1987 à 1989, par comparaison avec les travaux de ceux des années 1970, on remarque l'absence presque totale des dimensions morale, religieuse et sociale dans les préoccupations des étudiants d'aujourd'hui. Les bases du système ancien n'y sont plus. Par contre, à plusieurs points de vue, les travaux semblent supérieurs à ceux des années 1970. Ces étudiants font de meilleures descriptions, argumentent mieux, sont moins dogmatiques, s'interrogent beaucoup, écrivent dans un français supérieur à celui de leurs aînés des années 1970.

Il faudrait cependant faire une étude systématique de ces travaux pour vérifier si le niveau de qualité a vraiment monté.

En fait, on se fait souvent des illusions sur l'ancien système. Lorsque j'étais en rhétorique, le professeur de français se plaignait du fait que plusieurs des étudiants faisaient une vingtaine de fautes par page. Les problèmes se ressemblent d'une époque à l'autre. Au fond le talent ne s'enseigne pas. Mozart n'est pas le fruit d'un système d'enseignement. En ce sens, Maritain avait sans doute raison d'affirmer que l'on peut enseigner la philosophie, mais que la sagesse ne s'enseigne pas puisqu'elle est le fruit de l'expérience spirituelle.

NÉCESSITÉ DE LA RECHERCHE DIDACTIQUE

C'est ce contexte de défi qui a permis aux professeurs de philosophie du collégial de faire beaucoup de recherches, de produire un nombre considérable d'outils pédagogiques, en un mot de renouveler cet enseignement.

Certaines recherches didactiques permettent d'affirmer que ce que l'enseignement de la philosophie, au niveau collégial, peut apporter de fondamental aux étudiants d'aujourd'hui, c'est essentiellement un esprit, qui s'exprime particulièrement par les trois aptitudes suivantes:

TROIS ACTIVITÉS MENTALES

1. Une habileté mentale à chercher le sens des choses, de l'homme, de la femme et de la vie.
2. Une habileté à penser par soi-même, c'est-à-dire à développer une pensée libre, à échapper aux manipulations médiatiques.
3. Enfin, une tendance à vouloir aller au fond des choses dans la recherche du sens et de ce qui vaut pour l'homme, la femme et la société.

Ces habiletés qui ressortent du modèle didactique, comme nous le verrons plus loin, sont au cœur du comportement que l'étudiant a le plus besoin de développer, non pas pour mieux gagner sa vie et s'intégrer dans la société, mais pour favoriser l'éclosion d'une vie intérieure grandement nécessaire, dans le contexte socioculturel présent.

Seule la philosophie est en mesure de répondre à ces besoins fondamentaux. De plus, cet enseignement est à la portée de tous les étudiants de niveau collégial, qu'ils soient du professionnel ou du général.

Philosophie et sciences humaines

SCIENCES HUMAINES LIÉES À LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE

La philosophie est seule à développer certaines aptitudes comme la recherche du sens, l'analyse et la critique de la pensée.

Les sciences exactes, les sciences humaines et les techniques développent sans doute des aptitudes mentales comme la précision du langage et de la pensée, la cohérence intellectuelle, l'exigence d'objectivité, la conformité de la pensée au réel, la créativité intellectuelle, etc. Mais on ne peut demander aux sciences d'avoir une intention de pensée autre que celle impliquée par la méthode scientifique. En raison de cela, la connaissance scientifique est de sa nature même parcellaire et éphémère; au bout du compte elle doit faire appel à la philosophie, compte tenu des nombreux problèmes

humains que pose son développement même. Seule la philosophie a une intention de pensée qui implique la totalité d'un objet de réflexion.

CONNAISSANCES PARCELLAIRES

La connaissance scientifique est toujours parcellaire, parce que la science découpe son objet, le réduit à un mécanisme dont elle cherche les lois de fonctionnement. Par contre, il est certain que les découvertes scientifiques importantes influencent grandement les conceptions de la vie, de l'homme et de la femme, de la société et de l'univers. Au fond, la science influence la philosophie, mais ne saurait s'y substituer.

CONNAISSANCES ÉPHÉMÈRES ET NON FONDAMENTALES

D'autant plus que ses connaissances sont souvent éphémères, puisque la science évolue. Robert Oppenheimer soutenait que ce que nous apprenons lorsque nous sommes sur les bancs de l'école n'est déjà plus vrai lorsque nous sommes sortis de l'école. Ces connaissances apportent sans doute un éclairage intéressant aux réalités de l'homme, mais elles ne sauraient être considérées comme appartenant à la formation fondamentale.

BESOIN DE LA PHILOSOPHIE POUR DONNER SENS

Enfin, il faut dire que le savant a besoin de la philosophie non pas pour mieux faire sa science, mais pour donner un sens à ses recherches. Ainsi, par exemple, devant certaines recherches scientifiques sur les embryons humains, techniquement possibles, le savant s'interroge sur le sens profond de ses activités et sur les valeurs qu'elles impliquent.

DEUXIÈME LEÇON

SPHÈRE DU VÉCU

À la recherche du sens
dans l'expérience vécue

- Faits
- Situation
- Événements
- Phénomènes

CONTENU

- La notion d'expérience humaine
- L'expérience vécue
- Le procédé
- Résumé
- Exemples d'expériences
- Textes d'appoint

Première phase de la méthode: formulation de l'expérience vécue

La première phase de la méthode proposée se situe au niveau du vécu. Elle nous invite à nous pencher sur une expérience vécue afin d'en découvrir le sens. Mais tout d'abord, il serait important de préciser ce qu'il faut entendre par « expérience ».

La notion d'expérience humaine

DIFFICULTÉ

La notion d'expérience humaine n'est pas facile à cerner. Aristote disait que l'expérience des vieillards est à la fois aussi indémontrable et aussi éclairante que les premiers principes de l'entendement.

On dit souvent que l'expérience humaine ne s'achète pas. Probablement parce qu'elle n'est pas un acquis accessoire, secondaire de la personne comme le serait quelque chose d'échangeable, de communicable. Au contraire, elle semble référer à quelque

chose de fondamental chez quelqu'un, une réalité intimement liée au devenir de la personne, en sa qualité d'être humain.

Il est difficile de définir l'expérience humaine pour une autre raison: elle est un phénomène englobant. Tous les moments de l'expérience sont des expériences. C'est un peu comme vouloir cerner le devenir en tant même que devenir. Puisqu'il s'agit d'un devenir humain, on peut toujours retenir deux aspects importants de ce devenir: il se situe au niveau du vécu et du penser humain.

UN COMPORTEMENT

L'expérience peut être considérée comme un comportement puisqu'elle est une activité d'un sujet en rapport avec un champ d'objets et déclenchée par une motivation. Elle réfère alors à l'aspect vécu: mais en plus, elle renvoie à la conscience, puisqu'elle se situe au niveau mental conscient ou préconscient. En tant que comportement elle est essentiellement du vécu, et en tant qu'activité mentale, elle est réflexion. Il n'y a pas d'expérience sensible sans conscience, comme il n'y a pas d'expérience spontanée ou systématique sans raison, c'est-à-dire sans fonction d'adaptation (analyse, synthèse, conceptualisation, etc.)

Nous entendons habituellement par « comportement » l'ensemble des activités externes apparentes des organismes. Il résulte de relations entre l'existence d'un champ d'objets (tout ce qui existe et peut exister dans l'univers) et l'individu.

Selon le degré de complexité de l'activité du sujet, on peut distinguer les comportements suivants:

- a. les comportements tropiques (réaction simple à un stimulant, comme la plante qui se tourne vers le soleil) ;
- b. les réflexes simples ou conditionnés (réactions plus complexes sans intervention de la conscience) ;
- c. les comportements instinctifs (comme la faim, la soif, les rapports sexuels, la conservation de l'espèce ou de l'individu);
- d. les comportements mentaux (connaissance et appétit sensibles et intellectuels; toutes les activités relevant du domaine spirituel).

Ainsi, la réflexion peut être considérée comme un processus, une activité d'ordre intellectuel, entrant dans la catégorie des comportements. À ce moment, ce qui spécifie le comportement rationnel sera l'objet et la méthode, c'est-à-dire autant le point de vue envisagé dans l'objet que le processus permettant son atteinte et sa réalisation.

SOURCE DE CULTURE

D'autre part, il faut remarquer que l'expérience humaine se manifeste dans tous les domaines de la culture, puisque, en fin de compte, c'est elle qui la rend possible ; c'est parce que l'homme est capable d'expérience qu'il est capable de culture et c'est par elle que celle-ci se développe.

De plus, l'objet de l'expérience humaine est le monde extérieur, en tant qu'il est à la portée de l'homme: non seulement l'homme apprend par expérience, mais par elle et à travers elle il donne un sens à tout ce qui lui arrive et à tout ce qui le concerne.

C'est ainsi qu'il crée un univers de référence mythique, qu'il invente ou découvre une religion, qu'il construit la science et les sciences, qu'il produit des technologies, qu'il édifie toutes sortes d'institutions sociales, politiques, juridiques, éducatives.

C'est lui qui donne un sens, car il a horreur du chaos et de l'absurdité. Cette soif du sens répond à un désir profond de se situer, de se familiariser avec l'univers. Ces activités humaines constituent autant de sortes d'expériences selon leur champ culturel³.

Ainsi pouvons-nous vivre des expériences religieuses, scientifiques, artistiques, technologiques, mythiques, etc., selon le domaine de la culture envisagé⁴.

CARACTÉRISTIQUES

Toute expérience vécue comporte des caractéristiques importantes, sur lesquelles il serait utile de s'arrêter quelque peu :

- a. Elle est toujours *particulière*⁵, parce qu'elle est le lieu d'une rencontre unique entre la personne et le concret qui lui arrive. À ce titre elle implique toujours une logique du particulier. (Un exemple de cela: l'enfant rejeté par sa mère la revoit dans toutes les autres femmes...)

³ Se référer au tableau de l'harmonie des sphères aux pages 4 et 5.

⁴ 4. L'expérience philosophique, Montréal. Bellarmin, 1978.

⁵ Ibidem, p. 43-52.

Remarque: On verra que, selon la sphère de réflexion, tout ce qui est reçu par la personne (concept, principes, etc.), toutes ces réalités qui réfèrent à d'autres ou qui ne sont que signes sont reçues dans et par la personne comme des éléments individuels, particuliers)⁶.

- b) Elle est toujours interprétative⁷; ce caractère découle du fait que l'expérience est essentiellement du vécu, le vécu d'un être personnel; ce vécu implique une perception qui reste celle du sujet qui réagit avec ce qu'il est, avec tout son passé culturel, son développement personnel. C'est pourquoi chacun est persuadé de la validité du dicton selon lequel « chacun sa vérité » ou « chacun son opinion », ou bien « » toutes les opinions se valent » (tant que l'on n'a pas vécu des expériences achevées...).
- c) Elle est toujours *transformante*⁸; en effet, l'originalité de l'expérience se situe d'abord au niveau mental et s'exprime dans l'attitude nouvelle de la personne qui ne s'explique elle-même que par sa conception nouvelle de la réalité. « L'événement qui m'arrive change ma conception de telle réalité en autant qu'il n'est pas purement une répétition d'événements passés, mais qu'il est original par rapport à ce que je suis et ce que je reçois⁹. »

On peut même affirmer que c'est en tant qu'elle est vécue que l'expérience change la personne sur un plan mental, et que ce changement produit une nouvelle conception même inconsciente¹⁰. L'originalité de l'attitude implique celle de la pensée et celle de l'être. « C'est l'œuvre ou l'acte de l'individu qui nous révèle le secret de son conditionnement », dit Sartre, et nous pouvons ajouter le secret de son être.

On pourrait ajouter à ces traits de l'expérience vécue d'autres caractéristiques secondaires mais non sans importance: par exemple, elle est plus ou moins précise, pratique, objective, généralisante.

⁶ Ibidem, p. 107.

⁷ Ibidem, p. 56-62.

⁸ Ibidem, P. 62-65

⁹ Ibidem.

¹⁰ Pensons aux images subliminales.

DEGRÉ

Quel que soit le champ culturel spécifiant l'expérience vécue, on peut dire qu'il existe différents degrés d'expériences.

Ainsi, la plupart des expériences que nous vivons, quels que soient les domaines envisagés, demeurent des *expériences communes* tant qu'on y retrouve les caractéristiques propres à la pensée commune (mode ordinaire de réflexion).

On peut parler d'*expériences achevées*, lorsqu'elles réalisent pleinement le type de réflexion propre à un domaine précis.

Ainsi par exemple, l'expérience philosophique commune est celle qui correspond au premier sens de la philosophie. Son langage est commun, sa visée intellectuelle n'implique pas de remise en question; la participation aux autres éléments de la culture se fait sans véritable prise de conscience de son propre devenir. C'est-à-dire que l'on n'a pas vraiment conscience de l'influence de tous les éléments de la culture sur soi.

Par contre, il est possible de départiculariser ces expériences par une réflexion plus en profondeur; par une recherche consciente du sens et par une remise en question (critique) qui sont les caractéristiques d'une réflexion de type philosophique achevé.

L'expérience philosophique achevée comportera trois réorganisations successives de la pensée :

- la formulation d'une expérience vécue comprise (compréhension provisoire du vécu);
- l'analyse de la pensée (clarification de la signification);
- la critique (harmonisation de la pensée).

En résumé, disons que l'expérience pourrait se définir comme une réaction de la personne face à un événement ou une situation dans laquelle elle est impliquée, et qui lui permet d'évoluer en découvrant un aspect nouveau de la réalité.

L'expérience vécue

Le procédé

La première étape de la réflexion philosophique, selon la méthode expérientielle, consiste à formuler une expérience vécue « comprise ».

Nous suggérons trois étapes dans la formulation d'une expérience vécue comprise.

VOIR 1. La description objective des faits

Il faut tout d'abord cerner les éléments qui constituent le cœur de l'événement, du phénomène ou de la situation vécue. Observer les faits, regarder la situation, voir l'événement.

Voici un exemple (une expérience de vie) tiré d'un travail d'étudiant :

« En septembre dernier, j'ai laissé le foyer familial pour venir m'installer à Montréal. Je vivais depuis ma naissance à la campagne; j'ai été subitement plongé dans un milieu urbain. Le choc fut immense. Il m'a fallu supporter le bruit, la poussière, le manque d'air, en somme, un espace différent, et ce fut difficile car il me fallait, en plus, changer mes habitudes, ma manière de vivre et m'adapter à ces nouvelles conditions physiques et aussi psychologiques. »

« Les relations que j'entretenais avec mes semblables se trouvaient modifiées, car j'étais éloigné d'eux. Il a fallu que je laisse derrière moi mes anciens camarades et que je fasse de nouvelles connaissances,

et que ces nouvelles connaissances prennent une nouvelle place dans ma vie. »

JUGER 2. L'interprétation des faits

Après avoir ainsi décrit les faits, il faut chercher à en découvrir le sens, les raisons d'être, ou la signification. En somme, il s'agit de les interpréter d'une façon personnelle. Pour y parvenir, on peut, si l'on veut, essayer de répondre aux questions suivantes :

Que m'est-il arrivé ?

Quelle en est la raison ?

Pourquoi est-ce arrivé ainsi et non autrement ?

Que signifient ces faits pour moi ?

Comment puis-je m'expliquer ce qui est arrivé ?

Dans le cas cité ci-dessus, l'étudiant a répondu de la façon suivante:

« En somme, mes rapports avec l'extérieur étaient modifiés, et cela m'obligeait à faire partie d'une nouvelle communauté. Le passage d'un milieu rural à un milieu urbain entraîne la modification des rapports de la personne avec l'espace physique et avec lieu social. »

Remarques :

- il ne s'agit pas de porter un jugement moral la situation ou l'événement ;
- il faut éviter de porter un jugement sur les personnes ou sur les intentions de pensée d'un autre ;
- il faut s'en tenir à la cohérence des faits.

PRENDRE POSITION 3. La conclusion générale

Dans la mesure où l'on a pu donner une explication des faits, il devient possible de tirer une conclusion générale qui sera un énoncé de principe ou une affirmation qui équivaldra à une prise de position sur ce qui nous semble fondamental dans telle expérience.

Ainsi, dans le même travail, l'étudiant conclut de la façon suivante:

« L'intégration de la personne dans un milieu nouveau implique une adaptation de tout l'être. »

Voilà une affirmation déjà plus profonde qu'au point de départ; elle marque un progrès; un aspect nouveau de la réalité, qui n'était que très confusément inclus dans l'expérience, devient conscient. Remarque: La conclusion doit être exprimée en termes généraux, non en termes particuliers; autrement il est impossible de poursuivre la réflexion¹⁴.

Remarques d'ordre pédagogique

1. Cette première phase de la recherche nous ouvre -au domaine du sens. Aux yeux du philosophe, le sens est l'aspect humain de la réalité. L'événement, le phénomène, la situation, sans ce rapport humain, sont stupides, absurdes, dépourvus de sens parce que sans âme.

¹⁴ De même que le chimiste utilise un vocabulaire propre à sa science pour ses recherches, de même le philosophe doit utiliser des termes plus abstraits puisqu'il travaille (pour ainsi dire) sur des idées.

2. Ce premier niveau de recherche implique donc un premier niveau de problème philosophique, celui du sens: trouver ce qu'il y a d'intelligible dans le fait qui survient, l'événement qui se produit, la situation qui se présente. On pourrait appeler cette démarche une analyse réelle ou phénoménale.
3. D'un point de vue purement pédagogique, cette première phase de la recherche correspond à l'information qui constitue le point de départ de toute forme d'apprentissage.
4. Toujours d'un point de vue pédagogique, on pourrait résumer cette première phase par les trois termes suivants :
 - voir (décrire)
 - juger (interpréter)
 - prendre position (conclure)
5. Portée d'ordre philosophique de cette première phase: On ne devient pas nécessairement philosophe quand on apprend la philosophie; on peut avoir une expérience de la philosophie, de l'art, de l'histoire de l'art sans être philosophe ou artiste. Car ce n'est pas la connaissance rationnelle d'un domaine de la culture qui nous fait devenir autre, qui nous change dans notre être. Il faut surtout vivre l'expérience propre à tel champ de culture. On connaît tous, par exemple, des experts dans toutes sortes de domaines qui ne sauraient rien réaliser de ce dont ils font facilement la critique. Les journalistes sportifs qui couvrent les matches de hockey connaissent bien le hockey mais ne savent pas nécessairement y jouer.

De même en est-il dans l'enseignement ou l'apprentissage de la philosophie: le fait de connaître bien la logique d'Aristote, par exemple, n'entraîne pas automatiquement une capacité de mieux raisonner. Ce qui entraîne une transformation du sujet c'est le fait de vivre l'expérience propre à un élément déterminé de la culture. Par exemple, on devient un peu plus artiste, philosophe ou savant quand on vit l'expérience artistique, philosophique ou scientifique. Vivre une expérience artistique c'est vivre le processus de réalisation que vit l'artiste en exerçant son art; c'est ainsi qu'il se fait et qu'il devient l'artiste que l'on reconnaît ensuite dans son œuvre.

On ne devient pas philosophe en apprenant la philosophie, mais on le devient un peu chaque fois que l'on vit une expérience philosophique.

Résumé

L'expérience humaine

Difficultés de définir l'expérience humaine

Il existe trois raisons expliquant cette difficulté :

- l'expérience humaine est semblable aux premiers principes, lesquels sont indémontrables (identité, contradiction) ;
- c'est quelque chose de fondamental lié au devenir de la personne;
- elle est un phénomène englobant : car chaque moment de l'expérience est déjà une expérience.

Essai de définition

1. L'expérience est un *comportement* : à ce titre elle comporte deux aspects :
 - un aspect vécu ; en ce sens, elle est une réaction d'un organisme à l'égard du monde extérieur;
 - un aspect mental qui se situe au niveau préconscient ou conscient ;

Elle n'est pas un comportement *tropique*, car celui-ci est très élémentaire, comme la plante qui réagit à la lumière en se tournant vers elle;

Elle n'est pas un *réflexe simple ou conditionné*, comme le fait de fermer automatiquement les yeux ;

Elle n'est pas purement *instinctive* comme une réaction de faim, de soif;

Elle se situe au niveau mental, c'est-à-dire qu'elle est une réaction impliquant le niveau de vie propre à l'être humain, sensible, intellectuelle ou spirituelle.

- b) un comportement qui est la source de la culture pour deux raisons:
 - c'est l'expérience qui rend la culture possible parce qu'elle est un mode d'apprentissage, de découverte, d'invention; les animaux n'ont pas de culture parce qu'ils sont incapables d'expérience ;
 - elle est un mécanisme de développement des rapports de l'homme avec le monde; car c'est à travers l'expérience que l'homme donne un sens au monde extérieur ;

Les plus importants rapports au monde sont les suivants :

- *mythique* : par lequel l'homme se crée un rapport de référence en dehors du temps historique (personnages surnaturels dont les actes expliquent ce qui arrive)
- *religieux* : par lequel il donne une dimension sacrée au monde;
- *scientifique* : par lequel il veut expliquer et prévoir ce qui se produit ;
- *technologique*: par lequel il produit des instruments de transformation et d'action sur le monde;
- *institutionnel* : par lequel il élabore les formes de réponse à ses besoins fondamentaux;

c) et dont les traits spécifiques sont les trois suivants :

- l'expérience est toujours *particulière* parce qu'elle est du vécu ; même lorsqu'il s'agit d'une expérience intellectuelle ou spirituelle, car alors le conçu (concept) est reçu dans une relation vivante un peu comme un objet ;
- elle est toujours une *interprétation*, car elle est une réaction d'un être personnel qui accueille le monde extérieur en lui donnant un sens; ce sens est donc relatif à la personne qui le donne ;
- elle est *transformante*: celui qui la réalise se transforme à travers elle; il devient autre parce qu'il est marqué par elle de deux façons:
 - en recevant l'information;
 - en intégrant cette information.

Les degrés de l'expérience humaine

Dans le domaine de la culture on rencontre des expériences de différents degrés:

a) le premier degré est celui de l'expérience commune :

- celle-ci a toutes les caractéristiques du mode ordinaire de réflexion; c'est purement et simplement le sens commun qui se trouve impliqué ;
- elle est habituellement vague, imprécise, utilisant un langage concret, et est inspirée par le souci de l'efficacité de l'action;

b) le second degré est celui de l'expérience achevée :

- ce degré correspond à un certain niveau où l'expérience est conforme aux exigences du domaine propre à cette expérience; par exemple l'expérience philosophique achevée est celle qui est marquée par une recherche consciente du sens, une remise en question fondamentale de la pensée. D'un point de vue méthodologique, elle comporte trois opérations mentales:
 - l'expérience,
 - l'analyse de la pensée,
 - la critique de la pensée.

Précision sur l'expérience à l'intérieur de la méthode expérientielle

Ici, l'expérience se définit à la fois comme *information* et comme *formation*. Ainsi, la méthode suggérée est un outil pour approfondir ces deux aspects.

Remarques :

1. c'est toute la personne qui est en cause;
2. elle est un mode d'évolution de la personne ;
3. elle est le propre de l'être humain, parce que c'est ainsi qu'il donne un sens et qu'il est seul à pouvoir donner un sens;
4. l'expérience philosophique achevée est donc à la fois *un mode de production d'un concept totalisateur* (les quatre questions ultimes) et *un mode d'engagement*.

Exemples d'expériences

Comme nous le savons, le domaine de l'expérience est aussi vaste que la vie. Il est possible d'élaborer une typologie des expériences selon leur point de départ et selon la sorte de problème qu'elles suscitent. Pour le moment, il serait peut-être utile de présenter quelques exemples d'expériences que l'on pourrait ensuite suivre dans les phases suivantes de leur

développement (les deuxième et troisième sphères, c'est-à-dire au niveau de l'analyse et ensuite de la justification).

I. Une expérience actionnelle (qui conduit, comme nous le verrons plus tard, à un problème concernant la conception de l'homme)

***EXPLORER*¹⁵**

La description objective des faits

Quand j'explore un lieu, un phénomène, une science ou toute autre chose qui s'explore, mon attention est fixée sur cette chose et des questions se pressent dans ma tête. Alors, j'essaie automatiquement d'y répondre en regardant de plus belle, en étudiant, en scrutant afin de me plonger complètement dans ce que j'explore.

L'interprétation des faits

Que m'est-il arrivé ? Un sentiment de curiosité est né en moi; ce qui m'a poussé à explorer le phénomène en question. Quelle en est la raison ? C'est une curiosité innée qui se laisse voir à toute occasion invitante.

Pourquoi ainsi ? Si cette occasion s'est présentée à moi c'est qu'il fallait que je prenne conscience de cette chose que j'ai explorée, pour le meilleur ou pour le pire.

Que signifient ces faits pour moi ? Donc, l'exploration signifie pour moi que j'ai beaucoup à apprendre dans ce monde et que je suis prêt à combler ma curiosité.

La conclusion générale

L'être humain comble par l'exploration son besoin de connaître le monde.

Remarque: Nous poursuivrons cet exposé au cours de la leçon suivante.

II. Une expérience opérationnelle (sur la composition musicale)

***SUR LA MUSIQUE*¹⁶**

L'expérience

Pour ce travail, qui est de formuler une expérience comprise, j'ai choisi de le faire sur le domaine de l'art, et plus précisément sur la musique. Je suis musicien, je joue du piano. Je ne suis pas seulement musicien. Je fais du dessin, je fais de la photographie artistique, je fais de la poésie, enfin tout ce qui touche l'art. On pourrait dire que je suis intéressé à l'art dans son ensemble. Mais j'ai choisi la musique, car ce domaine est celui qui me touche le plus.

¹⁵ Par une étudiante du Cégep du Vieux-Montréal.

¹⁶ Travail présenté par François Martin du Cégep de Montmorency.

Voici mon expérience. Un jour je devais composer des chansons pour un spectacle que je devais faire. J'étais dans un petit local du Cégep Lionel-Groulx. Il n'y avait que l'espace suffisant pour un piano et une chaise. Il y avait d'un côté la porte qui était fermée et de l'autre, une fenêtre où je pouvais voir le paysage. Cet après-midi-là, je sentais quelque chose en moi qu'on appelle l'inspiration. Je me sentais inspiré par la pensée et l'amour que je portais, et que je porte encore. pour ma petite amie. Je m'assis au piano, il faisait soleil dehors et je commençai à composer. Parti dans mon univers de sons et de passion, je vivais toute l'émotion d'une mélodie d'amour. Sans m'en apercevoir, cela dura des heures et, quand je finis de composer cette mélodie et revins dans la réalité, je m'aperçus qu'il faisait noir dehors et que je ne voyais presque plus mes notes. Ce fut un très beau moment de ma vie et une très belle mélodie. Au spectacle, elle entendit pour la première fois cette chanson que je lui avais dédiée et elle pleura.

Mon interprétation personnelle de cette expérience, c'est que la musique, pour ma part, ce n'est pas seulement un son, ce n'est pas seulement une mélodie, ce n'est pas seulement un air que l'on fredonne et qui nous reste dans la tête. C'est beaucoup plus que ça, c'est une émotion, c'est un sentiment exprimé pour celui qui joue cette musique et ressenti pour celui qui l'écoute et la reçoit. C'est quelque chose de profond, la musique. Ce n'est pas extérieur, c'est intérieur.

Conclusion générale: l'art, que ce soit la musique ou n'importe quel autre média de ce domaine, est un langage qui sert à exprimer une émotion, un sentiment, enfin, tout ce qu'on ressent. Que ce soit joyeux ou triste, tendre ou direct, doux ou violent, romantique ou drôle, pour soit se libérer ou communiquer quelque chose à quelqu'un ou au monde entier.

III. Une expérience de vie

LE SUICIDE¹⁷

Avant de commencer ce travail, j'aimerais vous souligner le fait que ce travail touchant une partie très proche et récente de ma vie, il ne m'a pas été facile de le réaliser. Le suicide étant un sujet très difficile, j'aimerais que vous excusiez le fait que je ne justifie

¹⁷ Texte d'une étudiante du Cégep du Vieux-Montréal.

pas l'acte et ne le désire pas. Je veux simplement parler de l'effet qu'a eu cet événement sur ma vie.

Première mise en ordre de la pensée

1. L'Expérience

Il y a deux ans, une amie à moi s'est suicidée. Je ne la connaissais pas beaucoup, mais toutes les fois que nous avons conversé, nous nous étions senties très proches, car nous vivions sur le plan émotif des situations très semblables.

Lorsque j'ai appris sa mort j'ai vécu ce que l'on appelle les cinq étapes du deuil: le choc, la négation, la détresse, l'adaptation et la réorganisation. J'ai vécu les trois premières dans une période d'environ soixante heures.

Je suis arrivée à l'école. C'était le dernier jour des examens. Je me préparais à aller subir un examen d'économie, que je redoutais beaucoup, lorsqu'une fille que je connaissais est sortie du bâtiment principal. Elle riait d'une façon nerveuse. Je lui ai donc demandé ce qu'il y avait. Elle m'a dit:

« Je ris, mais c'est pas drôle, c'est seulement nerveux. Je viens d'apprendre qu'une élève est morte. Elle s'est suicidée. »

— Qui ça ? Dis-moi !

— Tu sais, X la petite, là, je me rappelle plus son nom de famille...

— Pas xY ?

— Oui, c'est ça !

A ce moment, je n'ai pas réagi. J'avais l'impression d'être somnambule, incapable de pleurer. J'ai appelé ma mère pour lui dire ce qui était arrivé, je suis allée à mon examen (que j'ai réussi sans savoir comment), je suis allée travailler et puis, le soir, j'ai pleuré. Lorsque ma mère m'a trouvée en larmes sur la galerie, elle a tenté de me consoler. Je pensais sans cesse « On va me téléphoner, me dire que c'est une blague stupide, qu'elle n'est pas morte... »

Le lendemain, j'ai pris mes dispositions pour aller à l'enterrement. À ce moment, j'espérais encore...

Le jour de l'enterrement arrive et, avec quelques connaissances et amis, nous y allons. Avant la cérémonie, nous cherchons un endroit où l'horaire des autobus serait affiché. Tout en se promenant dans le village, nous arrivons devant un salon funéraire où, sur une plaque, nous voyons le nom de la personne exposée: « XY ». Nous entrons pour voir. C'est à ce moment que je l'ai vue, couchée dans son cercueil. Je ne pouvais plus nier. Elle était morte. Je commençai à pleurer, et je n'ai pas arrêté avant la fin de la mise en terre. Détail important, lors de la mise en terre, je lui ai promis de vivre, de vivre pour deux s'il le fallait, que j'allais me battre pour guérir et me sentir mieux dans ma peau.

Après la visite au cimetière, nous sommes allés chez ses parents et nous avons parlé avec la mère (avec qui je suis restée en contact). Depuis le temps a passé et je pense souvent à elle et à ce qu'elle m'a dit et demandé: « Vis. » J'ai essayé beaucoup de solutions, et je continue encore. Même si la vie me semble dure quelquefois, je me dis que je dois continuer car je l'ai promis.

2. Interprétation des faits

J'ai vécu au cours de cette expérience des émotions intenses. La mort de mon amie m'a obligée à voir la vérité en face: si je continuais à vivre comme je le faisais, je suivrais le même chemin qu'elle. J'ai été amenée à faire le choix entre décider de vivre ou de continuer à me détruire. J'ai décidé de vivre. J'ai vu le vide que la mort créait. J'ai vu les parents et les amis pleurer. Je les ai vus regretter de n'avoir rien pu faire et avoir mal. Je crois que c'est ce qui a motivé ma décision. Quelquefois, je me demande: « Pourquoi a-t-il fallu que cela arrive pour que je réalise qu'il était temps de vivre pour moi ? » Je crois que la réponse est simple : je n'ai pas voulu voir. Il m'était plus facile d'être aveugle que de me remettre en question. Le fait que X me ressemblait beaucoup sur le plan émotif m'a amenée à comparer nos situations et à réaliser que j'avais la chance que les choses pour moi aient commencé plus tard.

Aujourd'hui ce qui est arrivé est pour moi un point tournant de ma vie: l'instant où j'ai décidé de vivre. Avant cet événement, je traînais ma vie comme un boulet, convaincue que personne ne pouvait rien pour moi, que je ne valais rien. J'ai même tenté de me suicider, et, maintenant, je sais combien ce geste a été idiot. La mort de X signifie à mes yeux que je dois vivre et me retrouver.

3. Conclusion générale

Je peux en somme dire qu'il faut quelquefois vivre un grand choc pour réaliser que les choses doivent changer.

Moi, par exemple, j'ai décidé d'être heureuse et de vivre sans chercher à me détruire. Mais il m'aura fallu la mort d'une amie pour comprendre.

Ainsi, je crois que chaque fois qu'un être humain est confronté à un grand bouleversement, il se voit contraint à changer certains aspects de sa vie, que ce soit de façon positive ou négative.

Donc, les grands chocs entraînent de grands changements.

Textes d'appoint

L'expérience-information-formation

L'intelligibilité dans sa relation avec la personne est une information

Les faits qui se produisent sont une possibilité d'information : l'intelligible, c'est-à-dire la disposition, la structure de ces faits, est une information ou devient une information (impliquant une relation) au contact de la personne. Cette information est une transformation en tant qu'elle s'unit à la personne au niveau mental. Certaines qualités de la vie qui séparent l'homme de l'animal ne s'expliquent pas autrement. Ainsi, la liberté se situe d'abord au niveau de la conceptualisation qui en est la condition.

L'expérience de la conceptualisation

Le concept permet un dégagement du concret individuel et de son déterminisme. Seul l'être capable de concevoir est ouvert à l'information rationnelle de sa propre relation à l'existence et aux conditions de son existence. L'expérience de la conceptualisation ouvre la voie à la compréhension et à la communication. Elle rend possible la culture.

Voilà pourquoi, par exemple, la liberté est un apprentissage, c'est-à-dire le fruit d'une expérience. C'est parce que l'homme pense qu'il est libre. C'est pourquoi la liberté s'acquiert par la réflexion. Elle est à l'intérieur de soi.

L'intelligibilité ou la lumière qui jaillit de la conceptualisation (pensée consciente) entraîne une réaction vivante, un comportement qui n'est plus totalement déterminé d'une façon inconsciente par l'individu mais qui est maintenant un peu plus conscient. Car là encore il existe des degrés qui dépendent en

partie, en tout cas, de la qualité et de la justesse de l'approximation conceptuelle à laquelle nous ont conduits nos expériences antérieures.

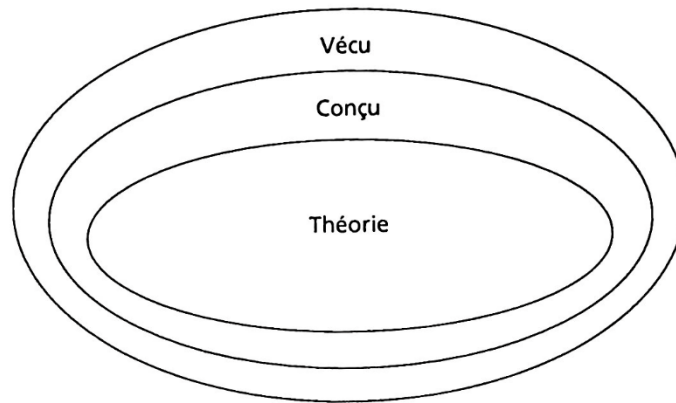
Processus de développement culturel

L'expérience est donc, en définitive, un vécu mental original transformant la personne, même à son insu. La prise de conscience de cette réalité est elle-même une nouvelle expérience. L'expérience est le processus de développement culturel de l'homme. C'est par l'expérience philosophique que l'on devient philosophe; par l'expérience scientifique que l'on devient savant, par l'expérience théologique que l'on devient théologien; par l'expérience technique que l'on devient technicien. Ce sont des modalités de la vie culturelle qui qualifient la vie personnelle. Si nous disons que toute expérience est production, que tout apprentissage et tout devenir se font par le moyen de l'expérience, on peut affirmer que la philosophie, la science et les autres éléments de la culture sont des apprentissages en autant qu'ils sont des expériences. Toute expérience peut servir au développement de la personne en autant qu'elle est un apprentissage de la vie, du réel, de l'homme. Ce qui nous fait ce que nous sommes, c'est notre action, notre travail, que ce soit la recherche, l'effort, la réflexion, puisqu'ils constituent des expériences vécues. Nous devenons et nous nous formons à travers nos expériences.

Quelques pensées relatives à la première sphère

1. Les trois sphères

La philosophie est vivante dans la mesure où elle est animée, où elle possède une âme. Nous avons pensé qu'il était possible de décrire cette âme en lui attribuant des instances qui permettent de visualiser l'animation philosophique et l'unité de la pensée.



Nous pouvons représenter ces instances, ou ces degrés du savoir, comme autant de sphères dont on peut préciser l'objet matériel, le processus, l'objet formel et le champ culturel auquel elles appartiennent. Nous pouvons découvrir alors la grande unité de l'esprit humain à travers toutes ses principales manifestations (Cf. tableau des pages 4 et 5).

2. La sphère du vécu

La première sphère est celle de la vie. En elle tout est enseignement et source de devenir. C'est le lieu de l'expérience, racine de connaissance et d'évolution.

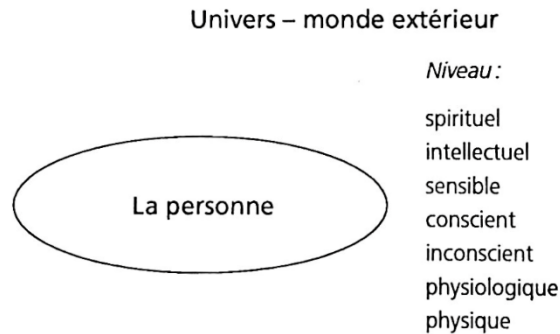
C'est là que nous nous faisons, c'est là que se joue notre destinée, dans cette interaction réciproque avec le réel que nous appelons généralement l'expérience vécue.

C'est pourquoi il est si important de savoir regarder le vécu, de s'interroger sur ce qui fait la vie, de chercher à le comprendre, à s'expliquer les choses, à se familiariser avec cet univers parfois opaque et

mystérieux mais dont nous sommes inévitablement solidaires. Cela est d'autant plus nécessaire que souvent l'action de ce monde extérieur sur nous s'opère au niveau inconscient et préconscient (actions et réactions physiques et physiologiques) ; quand elle se situe au niveau conscient c'est la vie sensible, intellectuelle ou spirituelle qui est concernée.

3. *L'expérience vécue: point de rencontre du monde extérieur avec la personne à différents niveaux*

Univers — monde extérieur



4. *Vie*

La vie peut être considérée comme une interaction entre l'organisme (la personne) et le milieu ambiant. Cette interaction peut se situer au niveau préconscient ou au niveau conscient (sens, intelligence, spirituel). L'expérience se définit alors comme « ce que l'on devient et apprend à travers et à partir de ce qui nous arrive ».

Comme on peut le constater, cette sphère du vécu est l'univers existentiel : le monde du fait, de l'action, de l'événement, le monde des besoins, des désirs, des passions, des espoirs, en un mot de tout ce qui fait la condition humaine. Il est comme une infinité de possibles, une grande matrice universelle où tout prend naissance, s'engendre, se développe, devient. Tout est là et ne demande qu'à être révélé par la parole, le verbe.

5. *Sens*

La fonction nécessaire de l'homme est de chercher le sens au sein de la vie de tous les jours sans quoi celle-ci paraît absurde. Or la vie est présente dans les faits, les événements, les phénomènes et les situations, c'est-à-dire en tant qu'elle est à la portée de l'homme.

Ce qui donne un sens c'est le lien avec l'humain. Privés de ce rapport la chose ou l'événement ne sont rien et n'ont plus de sens. Par exemple, la serviette de Roland Boyer: elle n'a plus de sens, vide, affreusement seule puisque Roland Boyer n'est plus. Ainsi les belles images que présentait le général Swartzkoff à la télévision américaine,

comme un magnifique feu d'artifice, mais où le désarroi et le désespoir des victimes du bombardement étaient passés sous silence...

Chercher le sens c'est donc, pour le philosophe, l'interpréter les faits en précisant leur lien avec l'humain.

Le sens s'appuie sur l'intelligible dans son rapport avec l'homme. La science s'appuie sur l'intelligible, mais elle prend son véritable sens dans la mesure où elle présente une relation avec l'homme. La science a besoin de la philosophie comme la philosophie ne peut se passer de la science.

6. *Science et culture*

Il faut remarquer que la science se situe dans l'orbite de cette première sphère du vécu. C'est pourquoi en aucune façon ses conclusions ne doivent avoir le caractère d'un absolu. Elle a toujours besoin d'être relativisée par les deux autres sphères. D'ailleurs l'histoire se charge inévitablement de cette tâche...

Il en est ainsi d'ailleurs de tous les autres éléments de la culture qui expriment autant de rapports de l'homme avec le réel, mais qui ne doivent jamais être considérés comme des absolus: ils sont le fruit des efforts variés de l'homme pour répondre à ses besoins fondamentaux.

7. *Expérience humaine*

L'expérience humaine s'acquiert par ce contact avec le monde, source des connaissances et des conceptions que nous nous faisons de la réalité.

L'expérience est un phénomène englobant. Tous les moments de l'expérience sont des expériences. De plus il est important de noter ceci de toute expérience :

- c'est quelque chose de particulier ;
- elle implique toujours une interprétation ;
- et transforme toujours celui qui la vit.

Enfin, il faut distinguer l'expérience par laquelle nous apprenons la philosophie ou l'une ou l'autre des sciences, et l'expérience par laquelle nous devenons philosophe ou savant, qui elle est une expérience intégrale de construction d'une science, d'un art ou d'une philosophie.

8. Expérience artistique

Par exemple, l'expérience artistique, c'est l'expérience de devenir artiste; l'expérience de l'art, c'est ce que l'on apprend sur l'art. Par l'expérience de l'art, on connaît l'art, certains de ses aspects; c'est rationnel, non vécu, non vivant. On peut avoir une expérience de l'art, être un expert de l'art, de l'histoire de l'art, sans être artiste. Comme on peut avoir une expérience de la philosophie ou de la science sans être philosophe ou savant.

Au fond, avoir une expérience artistique c'est vivre le processus que vit l'artiste en exerçant son art; c'est ainsi que l'artiste se fait, qu'il devient. L'expérience c'est le devenir. De même apprend-on à être philosophe en vivant une expérience philosophique, c'est-à-dire en franchissant les trois sphères de l'expérience philosophique achevée.

TROISIÈME LEÇON

LA SPHÈRE DU CONÇU

À la recherche de la signification
par l'analyse de la parole

CONTENU

- L'analyse propositionnelle
- Le procédé d'analyse
- Les difficultés de l'analyse
- Exemples d'analyses
- Textes d'appoint

Deuxième phase de la méthode: analyse du discours

L'analyse propositionnelle

La deuxième phase de la méthode constitue une nouvelle mise en ordre de la pensée, une autre systématisation de la réflexion. Il s'agit de faire une analyse propositionnelle de la conclusion de l'expérience. L'objectif pédagogique devient la clarification de la pensée exprimée par la conclusion de l'expérience vécue. Elle s'obtient par l'identification des deux concepts et du rapport constituant la proposition.

Remarquons qu'il n'est pas question, à ce stade de la méthode, d'interpréter cette pensée non plus que d'en déterminer la valeur de vérité. Ce n'est pas une analyse formelle réductiviste comme elle se pratique dans les philosophies analytiques. Pas plus d'ailleurs qu'une « élucidation » propre à l'analyse informelle et descriptive. Car il n'est pas encore question de vérification, mais uniquement d'une clarification de la pensée qui devra être vérifiée au cours de la troisième phase de la méthode.

Nécessité d'une transposition généralisatrice

En raison de notre comportement de tous les jours où, la plupart du temps, la réflexion se fait à l'aide d'un langage quotidien ordinaire, la tâche analytique implique presque toujours un effort pour transposer en termes plus appropriés les énoncés que l'on

trouve déroutants. Il s'agit d'une traduction non seulement d'une forme moins explicite en une autre plus explicite, mais en une forme qui permet d'aller plus avant dans la réflexion.

En réalité, le langage ordinaire permet une analyse descriptive, mais non une analyse conceptuelle. C'est pourquoi la transposition généralisatrice est parfois indispensable à la réalisation d'une analyse conceptuelle lorsqu'il s'agit d'une proposition exprimée en langage ordinaire.

Transposer¹⁸, c'est substituer aux termes concrets ou imagés leurs correspondants abstraits. C'est ainsi que l'on peut indiquer les idées que représentent les termes courants. Voici un exemple qui illustre bien comment peut se faire méthodiquement la transposition. Soit la proposition suivante:

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise »

Ce qui donne:

tant..... quantité de fois
va à l'eau (pour une cruche) utilisation
la cruche un objet matériel
qu'à la fin finalité, fin, but, etc.
elle se brise destruction

La transposition généralisatrice donne donc ceci : la quantité d'utilisation d'un objet matériel conduit à sa destruction.

Il est toujours possible d'effectuer une transposition; nous la faisons souvent sans trop nous en rendre compte lorsque nous résumons un paragraphe, un chapitre, un livre. Ainsi, par exemple, le mythe de Sisyphe de Camus : de quoi est-il question dans cette œuvre ? Des rapports entre le suicide et la raison.

Quand il s'agit d'une simple proposition, il est normal de se poser la même question : de quoi est-il question ?

¹⁸ Cette méthode est expliquée abondamment dans L'enseignement de la philosophie, de C. Collin et Z. Osana. Montréal. Fides. 1994. p. 43 et 58.

Malgré cela, il faudra dépasser ce sens plutôt subjectif donné à la proposition qui se trouve ainsi l'objet d'une interprétation. Ce qui est presque impossible lorsqu'il s'agit d'une proposition utilisant des termes symboliques.

Mais, même alors, la suite de la méthode permettra de le faire. Car l'analyse doit permettre l'intersubjectivité, c'est-à-dire la sortie du subjectivisme. Il faut surmonter notre tendance naturelle à interpréter rapidement une opinion — sans prendre le temps de vérifier ce qui est vraiment dit.

Il ne s'agit pas non plus de déterminer les implications réelles de la proposition : il ne faut pas faire dire à la pensée ce qu'elle ne dit pas. L'analyse n'est pas un commentaire.

Analyser, c'est surtout reproduire en termes clairs et facilement compréhensibles une pensée dont l'expression est parfois déroutante ou obscure.

Les assertions sur lesquelles repose ce genre d'analyse

Il arrive cependant que les termes utilisés soient suffisamment abstraits, et parfois ceux mêmes que l'on rencontre en philosophie. C'est pourquoi il peut être utile de se rappeler que le type d'analyse approprié repose sur les assertions suivantes :

1. Au terme de l'expérience, la pensée exprimée dans une affirmation ou une négation est toujours un jugement qui pose ou nie un lien entre deux concepts (quelle que soit la complexité de ceux-ci). Par exemple, quand Platon affirme que « connaître c'est reconnaître », il porte un jugement sur la connaissance; il affirme que le lien qu'il voit entre le connaître et la reconnaissance est un lien d'identité.

On peut certes dire que cette pensée constitue un tout logique. Les concepts et le rapport posé constituent les éléments de ce tout.

2. Cette affirmation nie une proposition qui lui serait opposée, contraire ou contradictoire; par exemple, cette pensée de Platon est en opposition avec la pensée qui soutiendrait que la connaissance est une découverte ou une invention originale. Dans le *Ménon*, Platon amène l'esclave à se « souvenir » des vérités géométriques qu'il avait contemplées dans un monde antérieur.

3. Les deux concepts et même le rapport peuvent être exprimés parfois par des propositions; par exemple, les propositions suivantes:
« L'intelligence sans la sagesse est mauvaise; mais la sagesse sans l'intelligence est pire encore ». Dans ces propositions on affirme que l'intelligence et la sagesse entretiennent un rapport de supériorité.
4. Le concept central doit être tiré de l'un ou l'autre des trois éléments de la proposition (deux concepts et un rapport) ; dans l'exemple précédent, selon l'intention du penseur, celui-ci peut tout aussi bien mener une réflexion en profondeur sur la sagesse, ou sur l'intelligence, ou sur la valeur. Creuser à fond l'une de ces questions éclairera sans aucun doute toute la pensée exprimée.
5. Les rapports les plus fréquents sont des rapports d'identité, d'attribution, de causalité, de proportion, de convenance, d'implication, de supériorité, de tout à partie, etc. Mais au fond, il y a autant de rapports qu'il existe de jugements différents.

Le procédé d'analyse

Compte tenu des propriétés de la pensée logique, nous suggérons cinq étapes pour réaliser l'analyse de la pensée exprimée par la conclusion de l'expérience.

1^{ère} ÉTAPE Recherche des deux idées contenues dans la proposition

Puisqu'une pensée exprimée est un jugement porté, elle est donc constituée de deux concepts et d'un rapport posé entre les deux. (Le jugement est formellement ce rapport que l'on pose comme étant conforme à la réalité.) Pour clarifier la pensée, il s'agit donc d'abord d'isoler ces deux idées qui la constituent.

Voici quelques exemples tirés des expériences exposées dans la deuxième leçon.

L'expérience qui avait pour thème « explorer » présentait la conclusion générale suivante :

« L'être humain comble par l'exploration son besoin de connaître le monde

L'analyse propositionnelle donne ceci :

a) les deux idées principales:

Exploration : Action de parcourir, d'étudier avec soin, de chercher, d'approfondir, d'examiner, de sonder un lieu, un phénomène, une science...

Connaître le monde : avoir présent à l'esprit, être capable de former l'idée, le concept, la notion ou l'image de...
l'ensemble de tout ce qui existe.

2^{ème} ÉTAPE L'identification du rapport entre les deux concepts

Il est très important d'identifier avec le plus d'exactitude le rapport affirmé ou nié entre les deux concepts. (Car c'est là vraiment que se situe le cœur de la question ou, si l'on veut, du problème philosophique qui se posera.

Si l'on poursuit le travail précédent:

b. le rapport : Rapport de causalité: rapport qui unit la cause à son effet.

c. la proposition n'a pas besoin d'être reformulée puisqu'elle exprime bien ce que je voulais dire, c'est-à-dire que notre besoin de connaître le monde est la cause de l'exploration.

Remarque : Il faut donner la définition de chaque concept en utilisant un bon dictionnaire.

3^{ème} ÉTAPE Reformulation de la conclusion de l'expérience

On se rend compte qu'à ce stade de la méthode, on doit revenir à la conclusion de l'expérience, pour voir si cette analyse exprime bien ce que l'on voulait affirmer ou nier. Cela sera d'autant plus nécessaire que l'on aura pris la peine de définir, à l'aide d'un bon dictionnaire philosophique, si possible, les deux concepts et le rapport. Ces définitions aideront à préciser les idées et, en même temps, donneront à la conclusion une certaine valeur d'objectivité. Dans le travail cité sur « explorer », l'auteur affirme ceci:

c. la proposition n'a pas besoin d'être reformulée puisqu'elle exprime bien ce que je voulais dire, c'est-à-dire que notre besoin de connaître le monde est la cause de l'exploration.

4^{ème} ÉTAPE Indication du problème philosophique entrevu

Il serait bon d'indiquer, si cela est possible à ce stade de la réflexion, le problème philosophique que l'on entrevoit. (Sinon, la troisième phase de la méthode nous permettra de le faire avec exactitude.) Le problème philosophique se situe toujours au niveau du rapport : il peut s'exprimer ainsi: en quel sens peut-on soutenir cette affirmation ou cette négation ? Par exemple, si l'analyse démontre que subsiste une certaine ambiguïté entre les concepts. Il s'agirait tout simplement de formuler l'interrogation qui surgit d'ailleurs d'elle-même au terme de l'analyse.

Dans « explorer », l'auteur formule le problème de la façon suivante:

"En quel sens peut-on dire que notre besoin de connaître le monde est la cause de l'exploration ? »

5^{ème} ÉTAPE Indication du concept central du travail

Enfin, avant de passer à la troisième étape de ce travail, il serait bon d'indiquer clairement quel est le concept central de l'expérience. Si le thème était indiqué d'avance, la chose est facile. Par exemple, on peut avoir été amené à choisir parmi les grands thèmes habituellement abordés dans les cahiers de ce cours : la science, la technologie, les mythes, la religion et l'art, la conception de l'être humain, etc.

Dans l'exemple du travail sur « explorer », le concept central exprimé par l'auteur était l'être humain.

Autres exemples :

De la page 42 à 44, on raconte une expérience portant sur le suicide et l'on obtient la conclusion suivante :

« Les grands chocs entraînent de grands changements

Voici maintenant comment l'auteur conduit son analyse :

Seconde mise en ordre de la pensée

« Dans le premier degré de la mise en ordre de la pensée, j'ai exprimé l'idée suivante : les grands chocs entraînent les grands changements.

« Dans ce second degré, je dois donc débattre de cette proposition. Je m'attaquerai donc en premier aux sens des termes principaux : choc et changement. Ensuite, je les redéfinirai pour finalement approfondir mon analyse de cette proposition.

« Lorsqu'on parle de choc, la définition première qui vient est celle de coup, de traumatisme, de quelque chose de soudain et d'inattendu. C'est un événement auquel on ne s'attend pas, qui nous surprend. Par extension, un choc devient synonyme de combat, ce qui signifie alors que tout choc nous amène à lutter. De plus, « choc » est devenu un second élément de noms composés, dont le sens est défini par le dictionnaire comme ceci: « qui provoque un choc psychologique (surprise, intérêt, émotions...) ». Ici c'est la parenthèse qui est intéressante : l'effet d'un choc n'est pas toujours négatif. Donc, un choc est un événement déclencheur, amenant un combat dont la cause peut être positive ou négative et le résultat de même.

« Changement, lui, se définit comme une modification dans l'état présent d'une situation. L'étymologie dit que « changement » vient de « bouger ». Ainsi, un changement peut être un départ, un retournement, une transition, une évolution, un détour, etc. Donc le terme de changement amène aussi la notion de choix.

« Dans la proposition de départ, c'est un rapport de causalité qui est amené. Une action en entraînant une autre.

« Redéfinissons donc la proposition plus amplement : Un puissant événement déclencheur amène un combat moral ou physique (choc) et une modification choisie de l'état premier (changement).

« Je crois, selon ce qui vient d'être défini, que lors du premier degré, j'ai bien conclu. Il est exact que l'expérience que j'ai vécue m'a amenée à combattre et à choisir ce que je voulais dorénavant vivre. La mort de mon amie a créé en moi une lutte psychologique, à la suite de laquelle j'ai décidé de vivre et de soigner mes problèmes psychologiques et émotionnels.

« Je crois que tout être humain réagit de façon semblable dans une situation similaire. La seule variante est le résultat des changements que l'on a décidé d'effectuer. »

Afin de s'exercer à l'analyse de la pensée, voici quelques propositions. Lorsqu'elles sont imagées, transposer en termes plus abstraits les idées représentées.

1. A beau mentir qui vient de loin.
2. L'air ne fait pas la chanson.
3. À l'œuvre on connaît l'ouvrier.
4. L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître.
5. L'homme est un animal complexe: il fait fleurir les déserts et mourir les lacs.
6. C'est en forgeant qu'on devient forgeron.
7. On récolte ce que l'on sème.
8. Les grandes douleurs sont muettes.
9. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.
10. Les cimetières sont remplis de gens qui se croyaient indispensables.
11. L'intelligence sans la sagesse est mauvaise; mais la sagesse sans l'intelligence est encore pire.
12. La faculté de penser ne se délègue point.
13. Nos opinions sont très souvent le résultat de nos préjugés.
14. Je me méfie des raisons des hommes, car je connais trop leurs passions.
15. Ceux qui nous dirigent sont fort au-dessus de nous ou fort en-dessous. (Montaigne)
16. Je pense, donc je suis. (Descartes)
17. Ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas. (Parménide)
18. L'être est ce qu'il est et n'est pas ce qu'il n'est pas. (Aristote)
19. Une image vaut mille mots.
20. Rien ne suffira jamais pour qui le suffisant est peu. (Épicure)
21. L'orgueil est fils du bonheur et dévore son père. (Eschyle)
22. Celui qui commence par concéder annonce sa victoire. (Guitton)
23. Les empêchements sont les moyens du progrès. (Guitton)
24. On n'a pas toujours ce que l'on mérite, mais on a souvent ce qui nous ressemble. (L. Pauwells)
25. Le paradoxe est la passion de la pensée; un penseur sans paradoxe est comme un amant sans passion. (Guitton)

26. La parole libère dans la mesure où animée par l'esprit, elle révèle le sens.

27. Connaître c'est reconnaître. (Platon)

Remarque : Il peut arriver que ce soit plus facile au début de la phase analytique de se poser la question : Quel problème soulève cette opinion ? Cette question permet d'entrevoir le rapport posé entre les deux idées contenues dans le jugement ou l'opinion et de toucher ainsi directement au problème philosophique.

Par exemple: Quel est le problème soulevé par la proposition « Une image vaut mille mots » ? On peut répondre immédiatement qu'il s'agit de la valeur des mots comparée à la valeur de l'image: en quel sens peut-on dire que l'image est supérieure à beaucoup de mots ?

Les difficultés de l'analyse

Quelles sont les difficultés de l'analyse en philosophie ?

Difficultés dues au langage

L'une des principales difficultés que nous rencontrons vient du type de langage utilisé dans la formulation de la pensée que nous voulons analyser.

La pensée ne s'exprime pas toujours en termes philosophiques. Souvent, en effet, il s'agira d'un langage courant (concret) ou d'un langage symbolique (imagé). Il faudra alors transposer ces termes en langage plus abstrait, plus propre au domaine de la philosophie: ce qui constitue une première difficulté.

Par exemple, les propositions suivantes:

- Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.
- Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.
- Oui veut faire l'ange fait la bête.
- Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Le langage courant ou imagé, bien loin d'être plus précis que le langage abstrait, souffre de plusieurs interprétations différentes. Ce qu'il faut alors rechercher dans la transposition, c'est la cohérence.

Exemple d'essai de transposition (recherche des idées) :

Que veut dire « un tien » quand on le juge plus valable que « deux tu l'auras S'agit-il de « l'avoir » opposé à un double avoir éventuel ? S'agit-il d'une possession actuelle plus certaine qu'une possession future qui ne serait au fond qu'une possibilité? S'agit-il de la sécurité par opposition à l'incertitude, au risque du futur ? etc.

Il n'est pas facile de découvrir les idées qui sont représentées par des termes symboliques. Le seul terme qui n'est pas symbolique ici est celui qui exprime le rapport : « vaut mieux ». On peut être certain qu'il s'agit d'un rapport de supériorité.

On voit que cette partie de l'analyse présente un certain intérêt puisqu'il ne s'agit pas d'une opération purement mathématique, mais qu'elle supporte une certaine souplesse d'interprétation.

Difficultés dues à la syntaxe

D'autres difficultés viennent de la complexité de la formulation (syntaxe) de la pensée. Par exemple, elle peut contenir des concepts complexes, ou plusieurs propositions subordonnées, etc.

Exemple d'une pensée exprimée par deux propositions:

« L'intelligence sans la sagesse est mauvaise; mais la sagesse sans l'intelligence est pire encore ».

Remarquons que les termes ici sont déjà suffisamment abstraits. Mais ce sont les deux propositions

qui forment un tout mental. D'une part on nie la valeur de l'intelligence sans la sagesse et, d'autre part, on nie la valeur de la sagesse sans l'intelligence en soutenant que cette séparation est pire que la première.

Il faudrait donc ramener le tout à une seule proposition pour y voir vraiment clair. (Il y a donc déjà ici un exercice de synthèse nécessaire à la réalisation complète de l'analyse.)

De plus, étant donné que les termes sont abstraits, il conviendrait de vérifier leur définition (dans un dictionnaire philosophique ou tout autre bon dictionnaire) pour trouver le sens de cette synthèse nécessaire. Dans la plupart des cas, les concepts sont loin d'être bien définis, et peuvent souvent être pris dans plusieurs sens.

On en viendra à dire que l'intelligence (faculté de résoudre des problèmes) et la sagesse (le bon jugement), pour être pleinement valables, ne doivent pas être séparées. Si elles le sont, mieux vaut l'intelligence. On établit donc un rapport de supériorité de l'intelligence sur la sagesse.

L'analyse n'est pas une opération mentale facile. C'est pourquoi il existe plusieurs méthodes, allant du commentaire à l'analyse la plus formelle.

Rôle de l'analyse

Quel est le rôle de l'analyse dans l'apprentissage philosophique ?

1. I. Elle fait découvrir le besoin de clarifier la pensée: ainsi apprend-elle la précision, l'exactitude, la juste signification des mots.
2. Elle apprend à nuancer la pensée.
3. Elle apprend à entrer en profondeur dans la pensée, en mettant en lumière l'importance des concepts (la définition des termes).
4. Elle apprend à découvrir le problème philosophique qui apparaît nécessairement au terme de l'analyse (surtout au moment où l'on cherche à trouver le concept central de la pensée).

Mais cette dernière question mérite d'être traitée à part en raison de son importance dans la recherche philosophique (voir texte d'appoint).

Exemples d'analyses

1. L'amour implique la liberté. Les deux concepts sont:

- a. amour,
- b. liberté,

Le rapport: c) implication

2. Il faut évaluer l'opinion d'autrui avant de l'accepter.

Les deux concepts sont:

- a. critique de l'opinion,
- b. acceptation de l'opinion,

Le rapport : c) antériorité ou condition.

3. L'affirmation de l'être n'est pas la négation du non-être.

Les deux concepts sont :

- a) affirmation de l'être,
- b) négation du non-être,
- c) Le rapport : négation d'identité.

4. Nous demanderons s'il peut y avoir civilisation sans justice.

Les deux concepts sont :

- a) civilisation,
- b) justice,
- c) Le rapport: implication.

5. Plus la civilisation s'étendra sur la terre, plus on verra disparaître la guerre et les conquêtes. Les deux concepts sont :

- a) expansion de la civilisation,
- b) disparition de la guerre et des conquêtes, Le rapport : c) rapport de proportionnalité.

6. Dire: « Ce ne sont que des mots », c'est comme dire: « Ce n'est que de la dynamite. »

Les deux concepts sont :

- a) négation de l'effet des mots,
- b) négation de l'effet de la dynamite, Le rapport: c) identité, analogie.

7. La fonction de penser ne se délègue point.

Les deux concepts sont:

- a) fonction de penser,
- b) autonomie,
- c) Le rapport: attribution.

Textes d'appoint

Qu'est-ce qu'un concept central ?

Le concept central est, de façon générale, synonyme de sujet ou de thème dans l'expression d'une pensée: plus précisément, il est ce que l'on appelle l'idée générale, l'idée principale, l'idée fondamentale, l'idée essentielle de la proposition.

LE SUJET D'UNE PRISE DE POSITION

a) *Une pensée est toujours une prise de position par rapport à un sujet.* Il est parfois facile de reconnaître ce sujet; d'autres fois, non.

1. À un premier niveau d'analyse, il est relativement facile de reconnaître le sujet de la proposition exprimant la pensée. Par exemple, si je dis « l'amour implique la liberté », il est clair que c'est au sujet de l'amour que l'on affirme l'implication de la liberté.

2. Mais il peut arriver que nous ayons affaire à une expression plus complexe où n'apparaît pas si facilement le véritable sujet dont on parle. Par exemple: « Je pense, donc je suis. » S'agit-il de « moi », de la « pensée », de l'existence »? L'une des difficultés de l'analyse de cette pensée est qu'elle devrait être transposée puisqu'elle est 1 particulière alors que nous ne pouvons vraiment analyser qu'une pensée générale.

Nous sommes ici en présence des idées suivantes : l'acte de penser, la connaissance de l'exister présentée comme conclusion (ou bien comme preuve) déduite de la connaissance de l'acte de penser; mais à ces deux idées, ne faut-il pas en ajouter une troisième: le sujet de l'acte de penser? Quel serait alors le thème de cette pensée, quel est le sujet de cette affirmation ?

Le véritable sujet de cette pensée pourrait donc être la conscience. Au sujet de celle-ci, on affirme que lorsqu'elle se perçoit en acte de penser, elle en déduit qu'elle existe. La conscience de penser entraîne logiquement la conscience d'être, d'exister. C'est pourquoi historiquement, cette pensée était destinée à inspirer des monismes, surtout l'idéalisme, puisque tout part de la pensée et y revient.

3. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que le concept central n'est pas toujours donné et sa recherche est déjà un travail philosophique.

Prenons un autre exemple. Si je soutiens que « l'argent mène le monde », c'est le rapport qui me conduit au concept central. En effet, le concept central est ici "la valeur" puisque le rapport est la domination psychologique. On pourrait d'ailleurs le trouver autrement, c'est-à-dire en se demandant quelle est la position contraire. Quelqu'un peut soutenir que d'autres valeurs mènent le monde: l'amour, le sentiment, l'intérêt, l'ambition, etc. Alors, tous ces concepts se rejoignent dans un concept plus large: la valeur.

POSITION CONTRAIRE

- b) Il faut se rappeler que la pensée est une prise de position, positive ou négative, par rapport à un sujet, un thème qui n'est pas toujours nommé. On peut se demander à quelle prise de position elle s'oppose. Nous trouverons le concept central sur ce chemin.

CONCEPT TOTALISATEUR

- c. On peut aussi se demander quel est le concept plus large qui concilie les deux prises de position opposées.

Par exemple, quand je dis que "l'argent mène le monde », c'est par opposition à quoi ? Par opposition à l'intérêt ? à l'ambition ? à la passion ? au désir du bien commun ?

ANALYSE DU SUJET

- d) En pratique, cette démarche est difficile et fait appel à une certaine culture philosophique.

Pour obtenir une analyse plus fine et plus précise, il est indispensable de poursuivre la décomposition de la pensée par la décomposition du sujet. Enfin, disons qu'il y a toujours un problème dans une prise de position, dans la mesure où elle peut être contestée. Comment voir le problème et le résoudre ? Le problème philosophique se trouve habituellement dans le rapport que la pensée soutient entre les deux concepts de la proposition. Ceux-ci doivent se concilier dans un troisième.

Par exemple: « L'amour implique la liberté ». À son opposé, on peut dire que l'amour est aveugle, ou que l'amour implique une responsabilité, une obligation. Il s'agit donc, comme idée principale, de l'amour. Mais le problème consiste à voir qu'il y a effectivement, du moins à première vue, opposition entre liberté et amour puisqu'on peut soutenir que l'amour est aveugle. Comment solutionner ce problème ?

Il faut trouver un troisième terme qui soit commun à « amour » et « liberté ». Or si l'on analyse plus finement l'amour, on s'aperçoit qu'il est un acte de la volonté. De même la liberté est-elle le propre de la volonté. Ce qui permet de dire que le concept qui relie en profondeur « amour » et « liberté » est la volonté.

En effet, ce que l'on décrit comme étant un acte d'amour n'en est pas vraiment s'il n'est pas volontaire. De même un acte décrit comme un acte libre ne l'est pas s'il n'est pas volontaire.

Ce dernier concept fait l'harmonie des contraires. L'amour participe de la volonté et la liberté participe de la volonté, quoique à des titres différents. C'est là le développement théorique que nécessite cette prise de position.

Autrement dit, la synthèse de la liberté et de l'amour se réalise dans la volonté. Le troisième terme harmonise les contraires.

(Méthode de recherche philosophique)

L'analyse préphilosophique

L'analyse est sans doute l'une des opérations mentales les plus importantes en philosophie, comme d'ailleurs en toute recherche scientifique. Elle est peut-être aussi l'une des plus difficiles.

Afin de clarifier cette opération, il serait bon d'essayer de répondre à un certain nombre de questions.

En quoi consiste l'analyse comme opération mentale ?

L'analyse consiste à « diviser » un tout en ses parties les plus simples. Mais elle n'est pas qu'une division, parce qu'un tout n'est pas seulement l'addition de ses parties: le rapport des parties entre elles et avec le tout constitue un élément indispensable au tout, à sa spécificité, à ses propriétés, etc.

Ainsi par exemple en science, l'analyse de l'eau consiste à retrouver les éléments (H + O) et le rapport: H est dans un rapport quantifiable avec O, il le double et cet élément est aussi constitutif de l'eau. L'analyse de l'eau doit donc s'écrire $1-2-2O$.

Si je ne sais pas que l'indice 2 est un élément de l'eau, je ne pourrai jamais en faire la synthèse.

De la même façon, si je veux analyser la formule $E = MC^2$, « est d'une extrême importance. Car ce serait tout autre chose que de lui substituer « > », qui signifie « plus grand que », ou « < », qui signifie « plus petit que ». Nous n'aurions pas affaire à la même totalité et l'analyse, qui ne tiendrait pas compte de cet élément (le rapport), porterait à faux.

Il en va de même pour la pensée. En tant que totalité mentale, l'affirmation d'une pensée est essentiellement constituée de trois éléments: deux idées ou concepts et un rapport, lequel indique le véritable sens de la pensée.

Quand le savant analyse des formules mathématiques, il doit tenir compte de tous les éléments dont sont constituées ces formules, y compris les signes indiquant les rapports entre les éléments. Cela va de soi.

Ainsi en est-il du philosophe lorsqu'il analyse une pensée: il doit en trouver tous les éléments, y compris les relations entre les concepts qui jouent un rôle de premier plan dans la constitution de la pensée.

Il y a donc trois éléments dans toute pensée exprimée: deux concepts (idées) et un rapport affirmé ou nié entre les deux.

La sphère du conçu (cf. tableau p. 4 et 5)

Le conçu (qui n'est pas la réalité en soi, mais la représentation mentale — intentionnelle, disent les philosophes — de cette réalité) n'est connaissable que par ce qui le révèle, c'est-à-dire la parole, le verbe, le dire. C'est pourquoi cette deuxième phase de l'expérience philosophique pourrait aussi s'appeler la sphère de la signification.

Ici, nous nous situons au niveau de l'expression du sens. Celui qui dit prend position par opposition à ce qui n'est pas dit. Il juge que cette position vaut la peine d'être dite. Pour clarifier les choses. Pour se situer. Pour lever toute ambiguïté. Pour révéler le sens auquel adhère la personne qui parle.

Or, le sens exprimé par la parole est toujours un jugement qui implique celui qui parle. Ainsi celui-ci est-il à la fois libéré et engagé.

En d'autres termes, on pourrait dire que le verbe libère dans la mesure où il dit le sens et dans la mesure où il est inspiré par l'esprit. Par contre, le verbe laissé à lui-même est une trahison dans la mesure où il n'est plus animé par l'esprit.

Par ailleurs, si je ne pense pas, je n'ai rien à dire. Je n'écris pas. Je ne parle pas. Si je romps le silence, c'est que cela vaut la peine.

Remarquons que le monde de la signification, dans sa phase secrète, intérieure, c'est le monde du démon de Socrate, de la Muse, de l'inspiration qui soulève...

Remarquons aussi que l'analyse, qui est le moyen de clarifier la pensée, est comme une clef capable de libérer la pensée emmurée soit de l'intérieur (par les passions particulières, l'attachement à nos idées, les préjugés, le fanatisme, le repli sur soi), soit de l'extérieur (les pressions sociales qui briment la liberté de pensée, le conformisme, l'intégrisme, l'intolérance, etc.).

Notons que la structure du discours nous renvoie à la pensée mais aussi au génie de la langue et de celui qui dit. Cela est remarquable chez le médecin, le psychiatre, le juriste, le comptable, l'administrateur, etc. On peut même y découvrir la mentalité d'une époque et son rapport avec la vie, les choses et les êtres.

QUATRIÈME LEÇON

SPHÈRE DE LA THÉORIE

À la recherche de l'harmonie

- Critique et justification

CONTENU

- La nature d'un problème philosophique
- Le procédé de la problématisation
- Textes d'appoint

Troisième phase de la méthode:
la problématisation philosophique

La nature d'un problème philosophique

L'analyse, en clarifiant le discours, révélait le sens de la conclusion tirée de l'expérience. La problématique surgit d'elle-même au terme de l'analyse, en faisant entrevoir le caractère contestable de la prise de position analysée. La conclusion est contestable dans la mesure où sa cohérence n'est pas évidente, et où quelqu'un pourrait raisonnablement la contredire. Ce qui est presque inévitable, puisque la source de cette prise de position est une expérience vécue, personnelle et qui malgré tout et jusqu'à un certain point conserve son caractère particulier.

Il n'est donc pas inutile de préciser en quoi consiste un problème philosophique.

A) Quand y a-t-il problème philosophique ?

Il y a problème philosophique quand la vérité de la prise de position peut être contestée parce qu'elle n'est pas évidente, mais requiert une démonstration.

Ainsi, par exemple, quand j'affirme une identité entre l'"instruction" (d'une nation) et la « civilisation » (d'une nation), la vérité de cette proposition ne saute pas aux yeux. Bien au contraire, si je songe que l'instruction peut se définir comme la transmission de connaissances, alors que la notion de civilisation implique beaucoup

plus que des connaissances. Je dois donc cerner de plus près ces deux idées pour démontrer en quel sens elles peuvent convenir ou non.

Bien poser le problème, c'est déjà faire un grand pas vers sa solution.

Remarque: On peut voir ainsi l'importance d'une définition objective des termes pour éviter d'élaborer une problématique trop fragile...

B) Comment résoudre un problème philosophique ?

Solutionner un problème philosophique c'est voir clair, c'est comprendre le sens, c'est faire ressortir les distinctions, les nuances, les éléments qui font apparaître l'évidence, la cohésion. C'est pourquoi il est indispensable de chercher à préciser les raisons d'être qui peuvent satisfaire notre curiosité intellectuelle sur une question bien définie.

Le procédé suggéré par la méthode tient compte de toutes ces exigences et propose trois étapes qui permettent de donner toute la dimension nécessaire à la réflexion.

Le procédé de la problématisation

Remarque préliminaire :

Le procédé de cette troisième phase de la recherche nous offre tout d'abord une alternative:

- ou bien nous abordons directement la tâche de démontrer la vérité de la conclusion telle que précisée par l'analyse; alors il s'agit de choisir l'une ou l'autre des deux premières méthodes suggérées plus loin (celle de la normalité ou celle des deux côtés de la médaille) ;
- ou bien nous nous arrêtons au concept central de l'expérience et alors nous pouvons utiliser la troisième méthode suggérée plus loin (celle des causes ultimes).

Première étape :

Choisir une méthode d'argumentation

Une fois le travail d'analyse terminé, on peut dire que tout est prêt pour entreprendre la phase vraiment philosophique de la réflexion, c'est-à-dire la critique de la pensée.

Plusieurs méthodes peuvent, ici, être utilisées.

1. *Dialectique thèse-antithèse*

La reformulation de la pensée, à la fin de l'analyse, a permis de « poser » une affirmation, ou d'affirmer une position. Or toute position, ou prise de position, est relative à la position contraire. Par exemple: si j'affirme que le conformisme est un critère valable de l'action, c'est par opposition à une position contraire, qui soutiendrait qu'il existe d'autres critères plus valables, ou que celui-ci n'est pas valable, pour telle raison. C'est donc sur ce plan que je devrai argumenter et chercher les raisons les plus valables pour démontrer le bien-fondé de ma position.

L'avantage de ce procédé est qu'il conduit directement au cœur du problème. Le fait de chercher « une prise de position » contraire à celle de la proposition met en place le « concept central » de l'expérience. Ainsi, dans le dernier exemple, on est conduit à préciser la notion de « valeur » de l'action. Ce qui est bien un problème fondamental de la philosophie.

On peut, si cela favorise le développement de la pensée critique, donner à cette méthode un sens quelque peu différent. User par exemple du paradoxe. Ainsi, quand Pascal affirme que « l'homme est un roseau », il met en lumière sa fragilité, sa faiblesse, sa finitude ; mais il ajoute aussitôt « un roseau pensant »; ce qui constitue l'antithèse de la première partie de son affirmation. Un paradoxe introduit toujours bien une argumentation.

On pourrait même appeler cette méthode celle qui s'interroge sur « les deux côtés de la médaille ». Car, au fond, la vérité ne se trouve jamais totalement du V même côté de la médaille. Il y a toujours une zone grise et c'est peut-être aussi ce qui fait l'intérêt de la pensée...

Par exemple, dans la proposition qui soutient que personne n'est indispensable, on voit qu'il faut introduire une distinction entre l'indispensabilité absolue et l'indispensabilité relative.

On pourrait même retenir la prise de position au départ, puis aller chercher tous les arguments qui pourraient contredire cette prise de position. On sait que cette façon de procéder se retrouve assez fréquemment chez Aristote et chez Thomas d'Aquin. D'ailleurs, il s'agit souvent non seulement d'une méthode de pensée, mais aussi d'une certaine philosophie qui soutient, à l'instar de Pascal, que tous les principes sont vrais... partiellement. Il s'agit de trouver la part de vérité qu'ils contiennent.

Cette méthode implique qu'un troisième terme est toujours nécessaire pour concilier les oppositions. Le dualisme conduit à des absolus qui s'affrontent et mènent ainsi au monisme. C'est la source de tous les intégrismes politiques, religieux ou idéologiques.

Au contraire, il faut chercher l'harmonie des contraires, ou l'ajustement des oppositions, ou la triade par opposition au dualisme. L'important, c'est de tenter de faire la part des choses. On peut bien dire chacun sa vérité, mais à la condition de savoir qu'aucune vérité particulière n'est absolue.

Au fond, quel que soit le sens que l'on donne à cette méthode, l'important c'est qu'elle favorise l'argumentation qui constitue le cœur de cette troisième phase de l'expérience philosophique.

Voici un exemple tiré du travail d'une étudiante¹⁹. Son expérience portait sur l'écriture et sa réflexion la conduisait à l'affirmation suivante:

« L'écriture est un moyen majeur d'expression avec le monde extérieur. »

TROISIÈME PARTIE: CRITIQUE

Pour démontrer le bien-fondé de ma position, j'utiliserai la méthode dialectique.

Premièrement, affirmer que l'écriture n'est pas un moyen d'expression pour soi-même avec le monde extérieur est totalement faux.

L'écriture est un moyen d'expression pour soi-même, car elle permet de clarifier nos pensées et nos opinions personnelles. De cette façon nous arrivons à prendre contact avec notre personnalité profonde et à mieux nous exprimer en tant qu'individu.

De plus, bien qu'elle soit incertaine, l'écriture est un moyen de communication avec le monde extérieur. Car même si nos écrits peuvent être interprétés de différentes manières, nous avons tout de même essayé de communiquer aux autres ce qu'il y avait de plus profond en nous.

Maintenant pour donner un peu plus d'objectivité à ma pensée, j'analyserai la notion d'écriture vue sous l'angle de certains philosophes.

¹⁹ Geneviève Codard-Lachance. du Cégep Montmorency. a bien voulu que parte de 'on travail 'Alt Incline dans le présent ouvrage.

Roland Barthes (1915-1980) a consacré tout un livre à la question de l'écriture. Dans *Degré zéro de l'écriture* (1953), il examine le rapport de l'écrivain au langage, et dans le sens de l'écriture au XX^e siècle.

De prime abord, il désigne l'écriture comme le point de liberté entre la langue et le style. Selon lui, la langue est commune et assignée, c'est-à-dire propre à tous les écrivains d'une certaine époque. Quant au style, il est « une forme sans destination, le produit d'une poussée et non d'une pensée ». Bien que personnel à l'écrivain, il est tout de même caractérisé par son époque.

Là où l'écriture diffère, c'est qu'elle est un choix, « le lieu de l'individualisation claire de l'écrivain », parce qu'en écrivant, ce dernier s'engage, pose un acte de « solidarité historique ». Ainsi, l'écriture est une fonction, elle est le rapport évident entre la société et la création, elle est le « langage littéraire transformé par sa destination sociale et sa forme est saisie dans son intention humaine, liée ainsi aux grandes crises de l'histoire ».

Pour M. Lenéru, l'écriture, avant d'être sociale, est surtout personnelle et subjective. Écrire est une véritable lecture de soi-même où l'on peut rencontrer bien des choses étonnantes. Pour lui, « il faut écrire pour exister, pour devenir soi », car en écrivant et en relisant ce qui jadis n'existait pas, nous créons et mettons à découvert certaines facettes de notre personnalité.

Quant à M. Lavelle, l'écriture donne plus de fermeté et de constance à la pensée, l'empêchant ainsi de rester à l'état de velléité. « Elle nous oblige toujours à ressusciter, à éprouver, à prolonger et à élargir indéfiniment notre pensée. » En outre, l'écriture semble plus être un monologue qu'un dialogue, car elle nous met toujours en contact avec un auditeur absent.

Selon moi, L. Lavelle et M. Lenéru ont raison, car comme eux, je crois que l'écriture est un moyen d'expression avec soi-même. De plus, je crois comme M. Lenéru que l'écriture « est la forme solide de la pensée », que sans elle la pensée resterait floue.

Par contre, je suis un peu moins en accord avec M. Barthes. Bien sûr, je crois que l'écriture est le lieu de l'individualisation de l'écrivain, mais je crois aussi que le style peut tout de même arriver, après de grands efforts, à devenir le produit d'une pensée.

En conclusion, je me rends compte que, bien qu'ayant une destination sociale, l'écriture est avant tout subjective; elle nous confronte avec nous-même. Conséquemment,

lorsqu'une personne lit un livre composé par une autre personne, elle n'en saisit pas toute la vérité. L'écriture est un acte personnel ; elle ne devient sociale que lorsque l'auteur décide de partager ses théories avec ses semblables. Par contre, l'écriture n'est pas un moyen d'expression sûr, car chaque personne y va de sa propre interprétation.

Donc, d'après moi, il est mieux avant tout d'écrire pour soi, pour clarifier certaines idées, pour mieux se connaître. Alors, j'oserais dire que l'écriture est avant toute chose un moyen d'expression avec soi-même, puis ensuite avec les autres, mais d'une manière incertaine.

2. *Normalité*

Une seconde méthode peut être utilisée dans la mesure où elle convient davantage à la tournure d'esprit de celui qui fait ce travail de recherche. On pourrait appeler cette méthode la « méthode de la normalité » non pas au sens où cela se produit le plus souvent, mais dans l'un des deux sens suivants :

- ce qui « devrait » être, ce qui serait souhaitable, désirable;
- ce qui est « cohérent », compte tenu de la signification de chacun des termes de la proposition en question, et de ce qu'elle met en cause.

Dans l'exemple utilisé plus haut, où l'on affirme que l'argent mène le monde, la question que l'on doit se poser est évidemment celle-ci : « Est-ce normal étant donné ce que je pense par ailleurs des autres valeurs, et de la valeur en soi, de soutenir que c'est l'argent qui domine le monde ? On voit bien que cette question devrait entraîner une argumentation qui conduira à nuancer la pensée sinon à la corriger totalement.

Au fond, cette façon de rechercher la justification de la prise de position est toute naturelle. Et beaucoup d'étudiants évoluent avec facilité de cette manière.

L'exemple suivant est tiré du travail portant sur « Explorer », que l'on trouve à la page 40 dans la deuxième leçon :

III. LA PROBLÉMATISATION PHILOSOPHIQUE

« Est-ce normal ? » Voilà une question si souvent posée et si rapidement répondue. Mais en fait, pour atteindre son but réel et profond, cette question se doit d'être réfléchie et analysée. Ainsi, on devient beaucoup plus en mesure de déterminer la valeur du « normal » et la notion de raison qui devrait s'y rattacher.

Par les analyses de la pensée que j'ai effectuées précédemment, j'ai conclu que par l'exploration, l'être humain comble son besoin de connaître le monde. Le rapport de causalité entre le besoin de connaître et l'exploration m'est apparu évident. Mais ma proposition est-elle normale? Voilà donc ce que je vais tenter de déterminer.

Au départ, tous les êtres humains ont des besoins. Qu'ils soient innés ou acquis, peu importe, l'homme reste un être de besoins. Ainsi, dès qu'il arrive dans cet univers matériel il devra combler une multitude de besoins qui ne cesseront d'augmenter au cours de sa vie.

Mais n'est-il pas nécessaire que l'être humain connaisse ce monde dans lequel il a été placé afin qu'il puisse y évoluer? La réponse est oui et l'instinct de l'homme le prouve dès la naissance d'un enfant alors que ce dernier effectue de nombreuses explorations, tout à fait innées (regarder, tâter, goûter...), sur tout ce qui nous entoure. Son besoin de connaître pour se sentir en confiance, cette curiosité naturelle grandira au fil des jours et les explorations prendront de l'envergure.

Attention, quand je parle d'exploration, je n'associe pas nécessairement voyage autour du monde, découverte de trésors. Non, tout peut se faire explorer. Les questions que l'on se pose pour diverses raisons, si banales soient-elles, prouvent encore une fois le besoin pour l'être humain de connaître son univers. C'est pourquoi il passera le reste de ses jours à chercher et à explorer.

Enfin, je suis maintenant en mesure d'affirmer que ma proposition est bel et bien normale, raisonnable et logique. La réflexion m'a permis d'arriver à fonder ma réponse, ce qui, je pense, est souvent mis de côté.

3. Les quatre questions ultimes

Cette méthode consiste à faire le tour du concept central en essayant d'en préciser les quatre causes (pourquoi) qui permettent d'approfondir et de préciser une question. Au sujet du concept central, on doit se poser les questions suivantes (nous utiliserons ici un exemple matériel facile pour mieux saisir le sens des quatre questions ultimes ; ensuite nous donnerons un exemple tiré d'un travail d'une étudiante) :

- a) Quels sont les éléments qui le constituent (cause matérielle)? Par exemple, prenons des lunettes : elles sont généralement constituées de plusieurs éléments comme les verres, un support, des branches, etc., tout ce qui constitue une monture.
- b) Qu'est-ce qui le distingue spécifiquement des autres êtres (cause formelle) ? Pour suivre le même exemple des lunettes, il convient de dire en quoi elles se distinguent d'un microscope qui serait constitué des mêmes éléments, ou d'un télescope (ce serait sans doute la disposition des éléments). Ces deux premières questions portent donc sur la nature d'une chose, d'un phénomène, d'un être.
- c) De quoi ou de qui est-il le produit (cause efficiente)? Il s'agit donc ici de l'origine, de la source des facteurs qui font exister le phénomène, la chose, l'être en question. Au sujet des lunettes, il s'agirait d'une part des techniciens, de la provenance des matériaux, et peut-être aussi de l'origine ou de l'invention des lunettes.
- d) Quelle est sa destinée (cause finale), c'est-à-dire son rôle, son destin, son avenir ? Ce en vue de quoi il est ce qu'il est. Par exemple, à quoi servent les lunettes, en vue de quoi ont-elles été inventées ? etc.

Voici maintenant l'exposé d'une réflexion sur l'art.

QUESTIONS ULTIMES²⁰

- a) L'art est constitué de nombreux chefs-d'œuvre qui ont été peints ou produits par des artistes qui ont fait valoir leur sens esthétique ainsi que leur faculté de création. L'art comporte évidemment un ensemble de connaissances et de techniques nécessaires pour maîtriser une pratique donnée. L'art est toute chose qui a été considérée comme objet d'art à un moment donné. Un jour, ça peut arrêter d'être de l'art, puis ça peut le redevenir après, selon les perceptions et les conceptions du moment. L'art n'est pas quelque chose d'objectif mais plutôt une idée. Nous retrouvons ainsi deux

²⁰ Ce travail est l'œuvre de Sophie Limoges, étudiante du Cégep du Vieux-Montréal.

catégories d'art: celle de l'espace (dessin, gravure, sculpture, architecture) et les arts temporels qui sont opposés à la première où l'on pratique le mime, la poésie, la musique et le cinéma. L'art a subi l'influence de plusieurs mouvements au cours des siècles. Par exemple, si on parle de la peinture du XIXe siècle, les impressionnistes sont venus révolutionner l'art appliqué et apprécié de l'époque. Depuis ce temps, plusieurs mouvements ont pris naissance car les artistes, pour être reconnus, doivent apporter du nouveau ou du jamais vu.

- b) D'après moi, ce qui est spécifique à l'art, c'est qu'il est une activité humaine qui tend vers la création d'œuvres exprimant un idéal de beauté.
- c) L'art est un domaine qui existe depuis des siècles, on peut même dire depuis toujours. Cependant, à travers le temps, il n'a pas toujours été considéré de la même manière. Au tout début, il était prétexte à se faire comprendre ou encore un moyen pour exprimer et laisser des messages. Les hommes peignaient ce qu'ils voulaient faire savoir sur les murs des cavernes avec des matières rudimentaires (-17 000 et- 9 000). De 200 000 ans à 40 000 ans avant Jésus-Christ, c'est le début de l'art abstrait, on y trouve des collections et des parures (bijoux). Ce n'est cependant pas l'art tel qu'on l'entend aujourd'hui. Plus tard on retrouve des objets sculptés en os, puis vient l'invention de la poterie, du tissage et autres procédés. Il est à noter aussi qu'à certaines époques, la religion avait une influence considérable. Aussi, il y avait des codes à suivre pour représenter une image ou tout autre objet. C'est à partir du XIXe siècle que l'art commence à être reconnu comme il l'est aujourd'hui. L'art est un besoin humain de s'extérioriser par la création.
- d) En art, il y a une recherche incontestable et sans limite du jamais vu. C'est avec lui que les sociétés, dans le temps, se sont transformées. L'art continue toujours de faire avancer ou progresser les gens de notre époque. Dans les œuvres, nous retrouvons d'ailleurs régulièrement les problèmes politiques, économiques et culturels des périodes où elles ont été conçues. Je pourrais qualifier les créations d'artistes à travers les années comme étant « une nomenclature d'idées

Ces questions nous situent d'emblée au cœur de toute philosophie. Mais il ne faut pas hésiter à recourir aux données scientifiques accessibles sur ce qui constitue le thème de notre recherche. On doit tenter quand même de répondre soi-même à ces questions, même si l'on ne peut en dire grand-chose parfois. De toute façon, c'est l'étape suivante qui apportera de l'eau au moulin.

Dans la première partie de cette troisième phase, il est donc possible d'utiliser la méthode qui nous convient le mieux. Ensuite, il faut consulter un auteur philosophique qui a traité de ce sujet.

Naturellement, les premiers auteurs à consulter sont ceux que nous abordons dans le cahier de notes de cours qui, en principe, traite des thèmes se rap portant d'une façon générale aux problèmes du type d'expérience que l'on a choisi.

De plus, on constate que plusieurs bons manuels ont été produits par des professeurs d'ici depuis quelques années. La bibliothèque du collège en a sans doute des exemplaires.

Deuxième étape: Consultation de la philosophie écrite

Cette deuxième étape de la recherche est très importante, car elle nous permet de nous mettre au courant de ce qui a été pensé, discuté, évalué par les philosophes, en rapport avec le problème que nous traitons. Cela nous permet d'ouvrir notre pensée à celle des autres et de lui conférer ainsi une certaine objectivité.

Cette phase de la recherche est habituellement longue. Afin de faciliter cette tâche, il faut se rappeler qu'il existe des manuels (qui sont de véritables compendiums de la philosophie écrite), dans lesquels nous retrouvons presque tous les problèmes de philosophie, classés selon certaines catégories.

Le problème de la vérité

Une première catégorie de manuels regroupe tous les problèmes relatifs à la connaissance, qui posent en fin de compte le problème fondamental de la vérité.

Ces problèmes sont généralement traités par des auteurs qui s'intéressent à la connaissance, la logique ou l'épistémologie. On pourrait nommer par exemple Paul Foulquié, Léon Meynard, Vergez et Huisman, Régis Jolivet.

Le problème de la valeur

Une autre catégorie recouvre les problèmes relatifs à l'activité humaine qui pose au fond le problème fondamental des valeurs.

Les livres qui traitent ces problèmes sont des manuels sur l'action et la morale. Les bibliothèques de nos cégeps sont habituellement bien pourvues de ce genre d'ouvrages.

Le problème de l'être

Une troisième catégorie de problèmes porte sur des questions existentielles et pose les problèmes relatifs à l'être, et se rencontre dans des ouvrages de métaphysique, d'ontologie, de théodicée et de cosmologie.

Il faut sans doute ajouter à la liste d'auteurs français, ci-haut mentionnée, une liste encore plus longue maintenant d'auteurs québécois, professeurs dans le réseau collégial pour la plupart, et dont il est facile de connaître les publications.

D'autres, la plupart des enseignants de la philosophie, produisent des cahiers de notes abordant les problèmes pertinents au cours. D'autant plus que la méthode permet de choisir l'expérience de départ qui conduit inévitablement à la problématique voulue et relative à un cours donné.

On peut ajouter à cette liste les principales encyclopédies, comme Encyclopædia Universalis.

Lorsqu'on est en possession du livre, il faut consulter l'index et la table des matières pour savoir à quel endroit du livre on traite du problème qui nous intéresse. Ensuite, il s'agit de le résumer, d'en faire la critique. Ce travail doit couvrir au moins trois pages. C'est le plus long, mais le plus important, puisqu'il nous ouvre généralement des horizons nouveaux... Il nous permet de sortir de la subjectivité de notre propre position et de donner à celle-ci une plus grande extension.

Troisième étape: Examen de la portée de notre position et conclusion finale

Si l'on admet la validité de telle théorie, en ce qui concerne tel problème, elle doit être valable dans son application à d'autres cas semblables. Elle peut avoir aussi une portée en d'autres domaines connexes. Enfin, elle peut permettre tout simplement de reposer le problème en d'autres termes, sous un éclairage nouveau, dans une autre perspective.

Remarque : Nous avons ajouté dans le Supplément quelques travaux où l'on peut voir comment sont traités habituellement ces derniers points de la méthode.

Textes d'appoint

Quelques précisions concernant la problématique philosophique.

Qu'est-ce qu'un problème philosophique ?

L'analyse cherche le sens d'une pensée en faisant ressortir les éléments qui la composent et la relation affirmée ou niée entre ces éléments.

Or dès que le rapport entre les concepts est clairement établi, surgit un besoin de vérification : c'est là que se situe vraiment le problème philosophique. On sent le besoin de démontrer le bien-fondé de la proposition ou de le contester.

Le problème surgit donc de lui-même de l'analyse, lorsque la relation (le rapport) affirmée ou niée n'est pas évidente et demande à être justifiée. L'analyse cherche le sens de la proposition; le problème invite à en chercher les raisons d'être.

Autrement dit, le problème philosophique porte généralement sur la « relation » (le rapport) exprimée entre les deux concepts de la pensée. Il s'agit alors de justifier la vérité de cette proposition, d'en soupeser le bien-fondé, en un mot d'en faire la critique.

Par exemple, dans la proposition « instruire une nation c'est la civiliser », on affirme une relation d'identité entre l'« instruction » (d'une nation) et la « civilisation » (d'une nation). Or la vérité de cette pensée ne saute pas aux yeux. Bien au contraire, si l'on songe que l'instruction peut se définir comme la transmission de connaissances, alors que la notion de civilisation implique beaucoup plus que des connaissances. Il faut donc démontrer en quel sens les deux concepts (instruction et civilisation) peuvent être appliqués ou non dans la réalité. C'est là que réside le problème philosophique.

Existe-t-il plusieurs sortes de rapports (relations) conduisant à des problèmes philosophiques ?

On peut répondre qu'il existe autant de « rapports » ou de « relations » qu'il existe de façons d'exprimer des jugements de fait (le vrai) ou de valeur (le bien) portant sur les raisons d'être du concept central. Nous pouvons ramener les plus courants à deux catégories :

- les uns conduisent à des problèmes de vérité (ce qui est) et portent sur les raisons d'être;
- les autres mènent à des problèmes de valeur (ce qui devrait être) et portent donc sur l'appréciation.

Quels sont les rapports qui mettent en cause les raisons d'être et l'appréciation?

A) Les uns portent sur la nature du concept central

- Le rapport d'identité : il s'agit de déterminer s'il y a vraiment identité, si c'est une identité essentielle ou accidentelle. Par exemple, entre « instruction » et « civilisation », en quel sens peut-on parler d'identité ?
- Le rapport d'analogie: s'agit-il d'une analogie propre ou impropre ou de proportion ? En quel sens peut-on affirmer une analogie entre les concepts en question ?
- Le rapport d'attribution : s'agit-il d'une propriété ou d'une attribution secondaire, accidentelle ? Par exemple: « L'homme est un animal complexe : il fait mourir les lacs et fleurir les déserts » (l'homme est un animal moral). Il faudrait indiquer si cette attribution est fondamentale ou secondaire.
- Le rapport d'implication : est-elle essentielle ou secondaire? En quel sens ? À quel point de vue ?
- Par exemple: « L'amour implique la liberté ».
- Le rapport de nécessité: par exemple, dans la proposition suivante : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée», il faudrait expliquer en quel sens, à quel point de vue on ne peut admettre de tiers.

B) D'autres portent sur l'efficience

- Le rapport de causalité: directe ou indirecte? Par exemple: « Nos opinions sont souvent le résultat de nos préjugés ».
- Le rapport de dépendance, le rapport d'origine, etc. qui exigent toujours des précisions, des explications, des nuances, etc.
- Le rapport de condition : par exemple: « A beau mentir qui vient de loin » où l'ignorance (1) est condition du mensonge (2).

C) D'autres portent sur la finalité

Le rapport de finalité: interne ou externe ? Ici, il est question de destin, d'avenir, de futur, de sens, de direction, etc.

D) Enfin, d'autres portent sur l'appréciation par rapport au bien idéal ou réel

- Le rapport de supériorité: à quel point de vue ? Par exemple: « Une image vaut mille mots ».
- Le rapport de proportion : « On récolte ce que l'on sème

Il est important de connaître ces rapports possibles qui aident à bien poser les problèmes philosophiques qui surgissent de ces rapports. On comprend mieux ainsi pourquoi il est nécessaire d'approfondir le concept central d'une proposition afin d'éclairer l'argumentation qui suivra.

Texte d'appoint (Cf. tableau p. 4 et 5)***La sphère de la théorie***

La sphère de la théorie, c'est le monde du sens en tant qu'il est justifié, confirmé par l'esprit, c'est-à-dire conforme aux principes de la raison, aux conditions du vrai et du bien.

Au fond, ici se justifient les racines, les origines, la source, l'inspiration de l'être dans une théorie cohérente et profonde qui n'est pas autre chose que l'éclairage de l'esprit.

En pratique, nous pouvons dire que la confirmation du sens vient de la théorie qu'il faut édifier pour assurer la cohérence des explications particulières. La théorie philosophique vient au-delà de la description obtenue par la considération des quatre causes. Elle répond à la question suivante: comment expliquer que cela soit ainsi ? C'est-

à-dire que la chose soit cela sous son aspect matériel (ce qui la constitue), qu'elle soit cela sous son aspect formel (ce qui la distingue des autres), que ce soit telle chose qui la fait exister, et que ce soit cela vers quoi tend ultimement cette chose en question.

Ainsi par exemple : comment expliquer que l'homme soit corps, affection, passion, raison, etc. ? Comment en même temps expliquer qu'il soit le terme dernier d'une évolution et comment expliquer qu'il continue d'exister après la vie ?

Démocrite répond que c'est parce que tout est composé d'atomes matériels. Les uns sont plus gros, les autres plus subtils comme par exemple l'esprit. Mais à cause de cela on ne peut pas penser qu'il subsiste après la mort.

Quant à Aristote, il répond que l'homme est tel parce que toute chose est composée de matière et de forme. La forme de l'homme est entéléchie (c'est-à-dire déjà toute réalisée dès son premier moment d'existence). Cette forme est immatérielle et peut donc subsister après la mort.

On voit par ces exemples qu'une théorie se présente en philosophie comme un système plus vaste que ce qu'il tente de rendre cohérent.

L'hylémorphisme (cette théorie d'Aristote) permet la question suivante : comment expliquer qu'il en soit ainsi ? La réponse d'Aristote est une théorie encore plus générale : celle de la nature de l'être en tant que tel, qui est essence et existence ; ce qui conduit à la théorie de l'Acte pur, la Cause première. C'est dire que la fin de ce cheminement philosophique entraîne la pensée au seuil de l'Absolu ; la pensée de la pensée, dira d'une façon sublime Aristote.

Ce qu'il faut développer en soi, n'est-ce pas cette tendance ou ce désir, jamais pleinement satisfait, d'aller au fond des choses, qui est sans doute le plus bel aspect de l'esprit philosophique ?

L'esprit philosophique est un héritage sacré de la culture humaine qui plonge ses racines dans la tradition grecque. Il y a 2500 ans, des hommes se sont demandé s'il était possible de justifier leur pensée.

Se remettre soi-même en question dans ce que l'on a de plus précieux, sa propre pensée ! L'humanité a-t-elle vécu aventure plus féconde et plus exaltante ?

La philosophie n'est donc pas un système, c'est-à-dire un univers clos où seule la cohérence importerait. Elle devient un système lorsqu'elle se cristallise dans le temps, qu'elle atteint historiquement une reconnaissance qui la fige au moins pour un temps.

Mais si on la considère uniquement sous son angle d'activité mentale, elle est plutôt une voie ouverte vers la découverte.

Comme le tableau du peintre, les vers du poète, la chanson du troubadour, le vase du céramiste... La terre est alors comme un poème, une musique que l'on peut travestir, si on lui retire son sens. Elle devient alors laide, cacophonique, inhumaine, vide, sans avenir.

Mais la vie peut être un chef-d'œuvre, dans la mesure où l'on trouve son moyen d'expression, où elle peut être animée par l'intelligence et l'amour, dans l'harmonie recherchée des trois sphères.

Critères de correction²¹

Présentation

- Matérielle
(lisibilité, disposition, citations, bibliographie, etc.)1,5
- Formelle
(style, choix des termes).....1,5

Contenu

- Structure de la réflexion et profondeur de la pensée3,0
- Cohérence1,5
- Pertinence des arguments.....1,5

Langue

- Orthographe..... 0,5
- Syntaxe 0,5

Total: 10

²¹ Il est important de pouvoir se conformer aux exigences méthodologiques des établissements, concernant surtout la façon de citer les auteurs et les sources bibliographiques.

SUPPLÉMENT

CONTENU

Glossaire

Travaux

Glossaire

Analyse

Clarification de la pensée en la décomposant.

L'analyse est une opération mentale qui consiste à décomposer en ses éléments distincts l'objet envisagé, qu'il s'agisse d'un phénomène, d'un événement ou d'une pensée.

L'analyse propositionnelle consiste à décomposer la proposition pour en clarifier la signification. Une pensée comporte toujours trois éléments (deux idées et le rapport posé entre les deux).

Cause efficiente

Acte créateur par lequel une chose est produite. La recherche de la cause efficiente peut être synonyme d'une recherche sur l'origine ou l'évolution d'un phénomène.

Cause finale

But pour lequel une chose a été faite ; ce vers quoi elle tend de sa nature même; fonction dans un ensemble; avenir, destin.

Cause formelle

Structure ou contenu conceptuel spécifique d'une chose; ce qui définit une chose; distinction à l'intérieur d'un genre.

Cause matérielle

Constituants ou matière dont est faite une chose.

Concept central

Sujet, thème d'une réflexion; totalité à laquelle se rapporte la réflexion ; objet dont l'expérience nous révèle un aspect.

Criticisme

Théorie selon laquelle la connaissance ne peut dépasser les limites imposées par la structure a priori de l'esprit humain.

Cette théorie, en voulant faire la critique de l'empirisme, disqualifie l'ontologie et la métaphysique en soutenant que l'être est inconnaissable.

Critique

Évaluation d'une prise de position; justification d'une pensée.

Description objective

Portrait réel des faits, de l'événement ou du phénomène avant toute interprétation.

Dialectique

Méthode de découverte par la recherche d'harmonisation des contraires.

Empirisme

Théorie soutenant que les connaissances ne viennent pas de données a priori, mais sont acquises par l'expérience.

Énoncé de principe

Proposition posant un principe d'action ou de pensée.

Éthique

Science des principes de la morale.

Expérience

Rencontre de la conscience avec la réalité extérieure, qui provoque une connaissance nouvelle d'un aspect de la réalité; ce que l'on apprend à travers et à partir de ce qui nous arrive.

Expérience actionnelle

Expérience portant sur une action humaine considérée en tant que telle.

Expérience cognitive

Expérience portant sur l'acte de connaître, ou sur une action se rapportant à la connaissance.

Expérience comprise

Faits vécus qui, par la réflexion, révèlent un aspect nouveau de la réalité.

Expérience opérationnelle

Expérience portant sur une action en tant qu'elle produit ou réalise une opération.

Interprétation

Explication personnelle, subjective.

Justification

Évaluation des raisons d'être; confirmation de la validité de la prise de position.

Méthode de réflexion

Agencement des principales opérations mentales nécessaires à la recherche philosophique; voie ouverte sur la découverte.

Philosophie systématique

Retour réflexif, c'est-à-dire pensée de l'action, pensée du verbe, puis pensée de la pensée ; retour méthodique sur les données du premier sens de la philosophie (normalité, dialectique, questions ultimes).

Problématique

Ensemble des problèmes concernant un champ de pensée spécifique.

Problématisation

Structuration d'un problème : comment se pose le problème et ce qu'il met en cause.

Problème philosophique

Problème portant soit sur le sens d'un phénomène, soit sur la signification d'un discours ou de l'expression, soit sur une prise de position qui demande à être justifiée.

Rationalisme

Doctrines selon laquelle on accorde une priorité logique de la raison sur l'expérience dans la connaissance.

Réflexif

Caractère d'une démarche de l'intelligence qui se penche sur son propre contenu (pensée de la pensée).

Sens

Intelligibilité ; rapport, relation de l'objet avec l'humain.

Sens commun

Bon sens usuel.

Signification

Révélation du sens par la parole.

Systeme

Univers clos d'une théorie qui se distingue par sa cohérence.

Vérification

Confrontation de la pensée avec le réel et avec la pensée des autres.

Visée

Point de vue envisagé par la conscience dans l'objet.

Travaux

Nous présentons ici quelques travaux d'étudiants dont les points de départ avaient un rapport avec le contenu de cours proposé par les cahiers de notes des professeurs. Au fond, toute expérience peut constituer un point de départ, et la troisième partie de la recherche peut être alors une excellente occasion pour l'étudiant d'orienter sa recherche bibliographique d'après la bibliothèque du collège.

DESSINER²²

a) L'expérience vécue

1. Description objective du fait

Lorsque nous dessinons, nous créons une image quelconque sur un support de notre choix, soit papier, carton, toile ou autre. Il est bien sûr indispensable d'avoir en notre possession un minimum de matériel, tel un crayon ou tout autre objet susceptible de fournir le résultat désiré. Il y a des dessins de courte ou de longue durée selon l'importance accordée par le dessinateur. Aussi, il faut parler des différents choix de formats utilisés pour une réalisation. Il y a plusieurs genres ou types de dessins: ceux qui représentent un élément concret de la nature (figuratif) et ceux qui illustrent un élément que l'on ne peut reconnaître ou qui ne représentent tout simplement rien de précis (abstrait).

Pour dessiner, il faut fournir un minimum d'effort au niveau physique, car il faut effectuer de petits mouvements avec la main, ses doigts ainsi qu'avec son poignet, tout en tenant fermement un crayon afin d'arriver au résultat souhaité. Aussi, avant d'effectuer nos premiers traits, il faut avoir pensé au sujet de notre création.

2. Interprétation des faits

Pour certaines personnes, « dessiner » c'est toute leur vie, c'est-à-dire qu'ils ne vivent que de leurs créations, je vise évidemment les artistes. Par contre, pour la plupart des individus, ce n'est qu'un passe-temps auquel on accorde beaucoup ou peu d'importance, selon le cas. Lorsqu'on observe un dessin, il est possible de ressentir autre chose que notre voisin, je parle des sentiments qui s'en dégagent.

²² Travail présenté par Sophie Limoges, du Cégep du Vieux-Montréal.

Il est souvent possible de détecter l'état d'âme du dessinateur. Tout ça pour dire que dessiner, « c'est extérioriser sa personnalité, ses émotions, ses sentiments, ses valeurs ». Ça peut, de plus, devenir un « moyen de défoulement ». Aussi, l'on peut s'en servir pour transmettre des messages, que ce soit à un niveau personnel, culturel, économique ou social.

3. La conclusion générale

En définitive, « dessiner », c'est investir tout son « être » autant physique que rationnel.

b) L'analyse proportionnelle

1. Les deux idées:

Dessiner : représenter ou suggérer par le dessin.

Investir : mettre son énergie psychique dans « une activité, un objet ».

2. Le rapport:

Implication : relation logique consistant en ce qu'une chose en implique une autre.

3. La conclusion :

En somme, dans le domaine des arts, l'artiste qui crée une image en dessinant doit investir son « être » autant physique que rationnel.

4. Concept central:

L'art.

5. Le problème philosophique:

Je crois que dessiner étant la première idée et investir la deuxième, celles-ci ont un rapport d'implication, car pour dessiner un artiste doit obligatoirement s'investir autant au niveau physique que rationnel, donc l'une ne va pas sans l'autre. Ce même artiste, lorsqu'il crée son œuvre, doit fournir un minimum d'effort pour la conception et ensuite, pour la réalisation, il met donc son énergie psychique au travail pour en arriver au résultat souhaité.

c) Théorie-justification

1. Questions ultimes

- a. L'art est constitué de nombreux chefs-d'œuvre qui ont été peints ou produits par des artistes qui ont fait valoir leur sens esthétique ainsi que leur faculté de création. L'art comporte évidemment un ensemble de connaissances et de techniques nécessaires pour maîtriser une pratique donnée. L'art est toute chose qui a été considérée

comme objet d'art à un moment donné. Un jour, ça peut arrêter d'être de l'art, puis ça peut le redevenir après, selon les perceptions et les conceptions du moment. L'art n'est pas quelque chose d'objectif mais plutôt une idée. Nous retrouvons ainsi deux catégories d'art: celle de l'espace (dessin, gravure, sculpture, architecture) et les arts temporels qui sont opposés à la première où l'on pratique le mime, la poésie, la musique et le cinéma. L'art a subi l'influence de plusieurs mouvements au cours des siècles. Par exemple, si on parle de la peinture du XIX^e siècle, les impressionnistes sont venus révolutionner l'art appliqué et apprécié de l'époque. Depuis ce temps, plusieurs mouvements ont pris naissance car les artistes, pour être reconnus, doivent apporter du nouveau ou du jamais vu.

- b. D'après moi, ce qui est spécifique à l'art, c'est qu'il est une activité humaine qui tend vers la création d'œuvres exprimant un idéal de beauté.
- c) L'art est un domaine qui existe depuis des siècles, on peut même dire depuis toujours. Cependant, à travers le temps, il n'a pas toujours été considéré de la même manière. Au tout début, il était prétexte à se faire comprendre ou encore un moyen pour exprimer et laisser des messages. Les hommes peignaient ce qu'ils voulaient faire savoir sur les murs des cavernes avec des matières rudimentaires (-17000 et -9000). De 200 000 ans à 40 000 ans avant Jésus-Christ, c'est le début de l'art abstrait, on y trouve des collections et des parures (bijoux). Ce n'est cependant pas l'art tel qu'on l'entend aujourd'hui. Plus tard on retrouve des objets sculptés en os, puis vient l'invention de la poterie, du tissage et autres procédés. Il est à noter aussi, qu'à certaines époques, la religion avait une influence considérable. Aussi, il y avait des codes à suivre pour représenter une image ou tout autre objet. C'est à partir du XIX^e siècle que l'art commence à être reconnu comme il l'est aujourd'hui. L'art est un besoin humain de s'extérioriser par la création.
- d) En art, il y a une recherche incontestable et sans limite du jamais vu. C'est avec lui que les sociétés, dans le temps, se sont transformées. L'art continue toujours de faire avancer ou progresser les gens de notre époque. Dans les œuvres, nous retrouvons d'ailleurs régulièrement les problèmes politiques, économiques et culturels des périodes où elles ont été conçues. Je pourrais qualifier les créations d'artistes à travers les années comme étant « une nomenclature d'idées ».

2. Auteurs philosophiques (ce qu'ils disent en résumé)

Connaissance :

L'art est la connaissance en tant qu'elle règle l'activité extérieure. Ainsi, l'art est une connaissance normative portée vers le domaine du « faire » et de l'« agir ». L'art suppose une technique, les artistes sont inspirés mais ils sont aussi des artisans. La beauté et l'agréable par opposition à l'utile, donc en d'autres mots : « c'est l'art pour l'art ». D'après Kant, « L'art n'est pas la représentation d'une belle chose mais la belle représentation d'une chose.²³ » Une fois existant, l'Œuvre d'art peut très bien prendre une expression et un sens qui lui deviennent propre, indépendamment de la volonté et de l'intention de l'artiste. C'est l'intelligence, la vue, l'ouïe et l'imagination qui nous mettent en pleine expression de la vérité, l'objet propre de l'esprit.

L'art demeure un langage et vise donc à la communication. C'est ainsi que Maurice Joseph-Gabriel affirme: « L'œuvre d'art doit avoir un caractère communicable²⁴» Dans toute œuvre d'art, il y a un arrière-plan irréel et non susceptible de la réalisation et un avant-plan réellement donné. Il y a une dépendance entre les deux. L'œuvre d'art est donc une œuvre personnelle qui est l'expression d'une intériorité, d'une âme qui répond au besoin de communiquer le moi qui est le sujet et qui mise surtout sur l'imagination. Kant avance: « On ne devrait nommer art que le produit de la liberté²⁵. » A. Malraux, quant à lui, dit: « L'art est un anti-destin²⁶. » L'art et l'homme sont indissociables car l'art est un besoin. Ce qui est dans l'âme prend une forme ou plus précisément devient une réalité visible. Ce que confirme René Huyghe: « L'art, point de rencontre de l'homme de l'univers.²⁷ »

L'art n'est pas une copie, un reflet fidèle du réel ni une imitation de la nature, mais une transformation, une transposition, la promotion et l'instauration d'un autre monde. L'art est un acte par lequel on transporte dans la matière. Chaque artiste a sa manière de « réduire à soi le cosmos ». Selon Bacon, « L'art c'est l'homme ajouté à la nature²⁸. »

L'action

²³ Zambo. Luis. L'être humain et son milieu Montréal, Éd. du Cégep du Vieux-Montréal p. XII-201-11.

²⁴ Ibid., p. XIII-201-15

²⁵ Ibid., p. XII-201-13.

²⁶ Ibid., p. XII-201-13.

²⁷ Ibid., p. XII-201-19

²⁸ Ibid., p. XII-201-09

Dans la recherche du beau on retrouve le « devoir-être » qui se manifeste comme une valeur spirituelle. L'artiste plonge dans son for intérieur et exprime d'une façon imaginative ce qu'il ressent subjectivement en lui. Mais il y a aussi le «devoir-faire».

Aucun genre ne prédomine à notre époque mais tous existent, comme par exemple : l'impressionnisme, le cubisme, le fauvisme, etc. Tous ces styles retracent les principales étapes de l'art depuis environ cent ans. Il s'avère important de spécifier que dans l'art, on observe deux analyses: celle de l'acte primitif de création artistique qui est directement liée au « faire » et l'analyse de l'acte contemplatif qui elle représente le « jouer la vue» ou la « perception de l'œuvre».

L'art cherche à saisir du monde, les moments changeants dans l'intention d'exprimer leurs qualités particulières.

Mon point de vue

Après avoir fait un bref tour des différentes opinions de philosophes concernant l'art, je peux dire que je suis totalement en accord avec leurs hypothèses car ma perception de l'art se rallie à la leur.

3. Portée de la théorie

En somme, l'art est un domaine où l'extériorisation de l'être est un préalable mais comme dans tous les autres domaines, il est perçu de différentes façons par chaque individu, selon ses valeurs, ses connaissances ainsi que du contexte social dans lequel il vit. Tous ces facteurs viennent influencer notre position face à un problème donné. Par conséquent, il est difficile de tirer une conclusion finale car chaque fois un autre problème sera posé.

L'ÉCRITURE²⁹

Première partie: l'expérience vécue

J'ai toujours eu une certaine passion pour l'écriture; écrire un texte d'opinion, un poème ou même un récit fantastique m'enthousiasme et m'émerveille. J'ai même tendance à

²⁹ Ce travail est l'œuvre de Geneviève Godard-Lachance. du Cégep Montmorency.

préférer l'art des mots à l'art de la parole. Avec l'écriture, je peux m'exprimer avec justesse et beauté.

Mais avant d'élaborer un peu plus sur le sujet, il serait bon de bien définir l'écriture.

Premièrement, l'écriture d'un texte d'opinion ou d'une histoire nécessite l'imagination de l'être humain. Ce dernier doit être apte à coucher par écrit toutes ses idées et visions imaginaires. Pour cela, il doit posséder un crayon et des feuilles de papier, ou bien un ordinateur ou une machine à écrire. L'être humain doit coordonner ses mouvements pour réussir à former les signes qui représentent notre alphabet. En outre, il doit être apte à exprimer clairement ce qu'il voudrait dire, à bien représenter sa pensée.

L'écriture nécessite guère de grands efforts physiques, sinon celui de bien manier un crayon. Par contre, elle exige de l'imagination, de la perspicacité, de la sensibilité et beaucoup d'effort intellectuel.

Deuxièmement, par la description que je viens de donner, je peux interpréter l'écriture comme un acte solitaire engendré par l'esprit d'un être humain. Par conséquent, la quantité et la qualité de l'Écrit dépendra de la personnalité propre et des qualités personnelles de ce dernier.

Bien qu'elle soit subjective, l'écriture représente aussi un moyen de communication avec le monde extérieur. Par l'écriture, l'être humain réussit à faire partager à ses semblables les idées et les opinions les plus particulières à son esprit. La création littéraire, autre qu'elle est esthétique, possède donc aussi une destination sociale.

De plus, lorsque j'écris, mon corps me sert d'instrument. Sans l'hémisphère gauche de mon cerveau, je n'arriverais guère à coordonner mes mouvements, et sans mes mains, je n'arriverais pas à écrire. Cependant, et sans minimiser le rôle du corps, je crois que l'imagination et la sagacité sont encore plus importantes pour écrire, parce qu'étant un art au même titre que la musique et la peinture, l'écriture requiert un minimum de discernement et de talent artistique.

Quand j'écris, je sens en moi l'harmonie des mots. Je réussis à exprimer mes convictions avec le plus de beauté et de justesse possible. Ma pensée, qui n'était avant qu'intime, est maintenant couchée sur papier à la vue de tous, prête à partager tout ce qu'elle possède. Par l'écriture, je réussis à exprimer ce qu'il y a de plus personnel en moi.

Donc, je dirais que l'écriture est un moyen majeur d'expression et de communication avec le monde extérieur.

LA SOIF³⁰

Introduction

D'un point de vue strictement physiologique, l'homme fait appel à son environnement pour ce qui concerne ses besoins. Il est en effet obligé de prélever au dehors l'oxygène, l'eau et les aliments indispensables à sa vie.

Dans ce travail, nous allons étudier la soif d'un point de vue physiologique d'abord (bien que l'aspect psychologique au cours d'une période de restriction d'eau soit un facteur déterminant de survie).

Première partie: l'expérience

a) Description des faits

Que l'on boive pour sa survie ou simplement pour le plaisir, le mécanisme est le même.

La soif peut être définie comme une sensation plus ou moins agréable siégeant au niveau de la bouche et du pharynx. Cette sensation est un signal qui déclenche une succession d'actes et de comportements allant de la recherche à l'ingestion d'eau en quantité suffisante pour amener la satisfaction des besoins et faire ainsi disparaître le signal de faim. L'hypothalamus joue un rôle crucial dans ce comportement.

b) Interprétation des faits

Les facteurs qui déclenchent la soif sont au nombre de quatre: l'état humoral de l'organisme, le volume des liquides corporels, l'état thermique de l'organisme et les facteurs périphériques...

- L'état humoral de l'organisme est causé par une déshydratation intracellulaire.
- Une réduction du volume des liquides corporels entraîne une sensation de soif.

³⁰Travail présenté par Annie Bercier, du Cégep Montmorency. Comme on le voit, on peut très bien partir d'un certain nombre de données de la science, qui prêtent à réflexion. Nous sommes alors au premier niveau de la réflexion, comme in peu le constater dans le tableau des trois sphères de la réflexion.

- Le réchauffement de température entraîne une importante ingestion d'eau. Pour le cas de diminution de température, on voit une diminution considérable de la prise d'eau.
- Les récepteurs au niveau de la bouche et du pharynx agissent comme de véritables «compteurs» de l'ingestion d'eau. En effet, un sujet s'arrête de boire lorsque le volume ingéré correspond à son déficit hydrique.

À l'état normal, un individu doit consommer un minimum de 2,5 à 3 litres d'eau. L'activité physique augmente considérablement ces besoins. Une réduction des apports entraîne très rapidement des troubles graves; des troubles de vision et d'audition jusqu'à une impossibilité de marcher.

- Jusqu'à 5% du poids du corps, la déshydratation est facilement réversible.
- Elle est qualifiée de grave quand elle atteint de 6% à 10%.
- Lorsqu'elle parvient à du poids corporel, la déshydratation est fatale.

Il faut des sujets particulièrement motivés ou entraînés pour supporter sans défaillance une réduction des apports hydriques.

c) Conclusion provisoire

« L'homme est l'otage énergétique de son environnement ».

Deuxième partie: l'analyse propositionnelle

Rappelons ici la conclusion du premier travail dans lequel on étudiait la soif d'un point de vue physiologique:

« L'homme est l'otage énergétique de son environnement ».

Avant même d'analyser cette conclusion, précisons que le champ culturel de mon sujet est la science, et plus particulièrement la biologie humaine.

Première idée : L'homme: être vivant doué de raison. La question de l'homme constitue l'intérêt fondamental de la philosophie moderne. Celle-ci se distingue ainsi des philosophies du passé pour lesquelles le problème central était celui de l'existence du monde extérieur (Berkeley, Hume, Kant), ou celui de l'existence de la nature de l'âme seule (Descartes). L'homme désigne la totalité concrète d'un être animé et d'une âme intelligente. Peut-on vraiment connaître ce qui est humain et comment peut-on le connaître; tel est le problème philosophique d'aujourd'hui.

Deuxième idée : L'environnement. « Environnement Mot du XVIe siècle tombé en désuétude mais repris par les psychologues et les sociologues contemporains pour désigner moins ce qui entoure physiquement l'individu, ce qui existe pour lui, ce qui exerce sur lui une certaine action, principalement d'ordre moral.

Rapport: Dépendance. « Dépendance » : rapport qui fait qu'une chose (dans notre cas, l'homme) dépend d'une autre (l'environnement).

Thème central : La science. Nous avons dit plus haut que l'homme est l'otage de son environnement. Le problème philosophique serait : jusqu'où ce dernier est-il l'otage de son environnement ? Quelle sorte de dépendance vit-il ? En quel sens peut-on affirmer une dépendance entre l'homme et son environnement ?

Troisième partie: la problématisation philosophique

a) Choisir une méthode de discussion

Dans notre conclusion, nous avons affirmé que l'homme était l'otage de son environnement. Nous savons par contre que l'homme possède une grande marge de manœuvre, un certain pouvoir sur celui-ci. Prenons l'exemple de la pollution: ici, on irait jusqu'à dire que c'est l'environnement qui est l'otage de l'homme. Donc, l'homme n'est pas entièrement dépendant.

L'homme est complètement indépendant de son environnement en ce qui concerne ses actes et ses pensées. Il a des droits et des devoirs à respecter. Bien d'autres exemples peuvent prouver que nous sommes libres.

À ce stade nous pouvons donc affirmer que l'homme n'est pas l'otage de son environnement psychologique.

Revenons à notre exemple de pollution. Admettons que l'homme polluerait sans cesse jusqu'à la tolérance de celle-ci. Que se passerait-il Son environnement déprimerait, et l'homme disparaîtrait. Une autre solution serait aussi valable: trouver un autre endroit, un autre environnement viable. Voici la preuve que l'homme est dépendant de son environnement physique et biologique. Et qu'il a donc le devoir de le protéger. Cela constitue d'ailleurs une valeur fondamentale pour lui.

b) Recours à un auteur

(Remarque: Suit un résumé du point de vue de Pierre Lecomte Du Nouy exprimé dans son livre *L'homme et sa destinée*, et également une critique de ses vues sur les problèmes causés par la science.)

c) Examen de notre position et conclusion finale

La recherche que nous venons de réaliser nous éclaire sur la dépendance de l'homme à l'égard de son environnement. Si l'on admet la validité de ma théorie, on peut l'appliquer à d'autres cas semblables tels que la consommation de l'oxygène et celle des aliments. Dans ces deux cas ma théorie est aussi valable.

N. B. Bien sûr dans notre travail nous parlons d'une dépendance énergétique.

LE SUICIDE³¹

[...]

Seconde mise en ordre de la pensée

Dans le premier degré de la mise en ordre de la pensée, j'ai exprimé l'idée suivante: les grands chocs entraînent les grands changements.

Dans ce second degré, je dois donc débattre de cette proposition. Je m'attaquerai donc en premier aux sens des termes principaux : choc et changement. Ensuite, je les redéfinirai pour finalement approfondir mon analyse de cette proposition.

Lorsqu'on parle de choc, la définition première qui vient est celle de coup, de traumatisme, de quelque chose de soudain et d'inattendu. C'est un événement auquel on ne s'attend pas, qui nous surprend. Par extension, un choc devient synonyme de combat, ce qui signifie alors que tout choc nous amène à lutter. De plus, « choc » est devenu un second élément de noms composés, dont le sens est défini par le dictionnaire comme ceci: « qui provoque un choc psychologique (surprise, intérêt, émotions...) ». Ici c'est la parenthèse qui est intéressante : l'effet d'un choc n'est pas toujours négatif. Donc, un choc est un événement déclencheur, amenant un combat dont la cause peut être positive ou négative et le résultat de même.

³¹ Travail présenté par une étudiante du Cégep du Vieux-Montréal.

« Changement », lui, se définit comme une modification dans l'état présent d'une situation. L'étymologie dit que « changement » vient de « bouger ». Ainsi, un changement peut être un départ, un retournement, une transition, une évolution, un détour, etc. Donc le terme de changement amène aussi la notion de choix.

Dans la proposition de départ, c'est un rapport de causalité qui est amené. Une action en entraînant une autre.

Redéfinissons donc la proposition plus amplement: Un puissant événement déclencheur amène un combat moral ou physique (choc) et une modification choisie de l'état premier (changement).

Je crois, selon ce qui vient d'être défini, que lors du premier degré, j'ai bien conclu. Il est exact que l'expérience que j'ai vécue m'a amenée à combattre et à choisir ce que je voulais dorénavant vivre. La mort de mon amie a créé en moi une lutte psychologique, à la suite de laquelle j'ai décidé de vivre et de soigner mes problèmes psychologiques et émotionnels.

Je crois que tout être humain réagit de façon semblable dans une situation similaire. La seule variante est le résultat des changements que l'on a décidé d'effectuer.

Troisième mise en ordre de la pensée

Dans ce troisième degré, je parlerai d'abord du fait qu'il est dans la nature de l'homme de réagir aux chocs importants par de grands changements. Ensuite, je donnerai des exemples tirés de l'histoire de l'être humain. Je ne donnerai pas d'auteurs philosophiques, car je n'ai pu obtenir les livres dont j'avais besoin à la bibliothèque du cégep. Je m'en excuse, et accepte le fait que je vais probablement perdre des points sur ce travail. C'est bien normal. Finalement, je verrai si ma proposition est toujours juste, au sens où je l'ai définie.

Il est fondamental dans la nature de l'homme de réagir aux grands chocs. L'homme est un animal et agit comme tel. Un taureau supporte les mouches qui lui tournent autour, mais, si une guêpe le pique, il s'emportera ou se débattrra ou s'enfuira.

L'humain agit ainsi. Il supporte les petits chocs de tous les jours; bonnes ou mauvaises nouvelles, les discussions mouvementées, les ennuis inattendus du quotidien. Il ne bronche pas, même si ces problèmes se répètent souvent. Il se dit qu'ils partiront bien et ne se remet pas en question pour autant.

Mais, placez-le face à un grand choc (selon son échelle de valeurs, naturellement), tels un décès, un handicap soudain, la perte d'un conjoint ou d'un emploi, et alors, à ce moment seulement, il réagira.

Il luttera contre sa peine, son angoisse, ses peurs et les questions qui viennent à lui. Il se verra devant de multiples choix et choisira. Parfois pour le mieux, d'autres fois pour le pire.

Si l'être humain est un animal, il a l'instinct de survie. Le seul atout de l'homme par rapport aux autres êtres vivants, c'est sa force à s'adapter à tout. Il s'adapte donc pour mieux survivre.

Ne fut-ce que dans l'histoire de notre siècle, il y a des quantités d'exemples démontrant que l'homme devant les grands chocs modifie son parcours. Lorsque, en août 1945, la bombe atomique éclata sur Hiroshima, les hommes comprirent combien ils étaient dangereux pour eux-mêmes. Depuis, ils multiplient les traités pour que plus jamais encore un tel événement ne se reproduise. Ils ne lancent plus les bombes, ils les vendent. Ce n'est guère mieux, mais c'est un changement, une évolution.

En 1989, le mur de Berlin est tombé. Le plus grand symbole de la guerre froide fut détruit et deux peuples se rejoignirent. Au moment où ce symbole cessa d'exister, les peuples du bloc communiste comprirent qu'ils avaient le choix de leur idéologie. Ils ont combattu afin de mieux choisir. Le choc causé par la mort d'un emblème radical a amené les peuples à lutter pour obtenir du changement.

Combien de changements ont été entraînés par les chocs causés lors des deux grandes guerres ? Nul ne pourrait les compter. L'homme a besoin d'être secoué pour changer.

Ainsi, je crois que cette proposition s'applique à tout genre de situations. Les exemples donnés sont ceux qui arrivent lors des guerres mais ils ne sont pas les seuls. Dans les sciences, la psychologie et les diverses technologies, nombre de chocs, de découvertes ont changé le cours évolutif de ces micro-univers.

L'homme a besoin d'être secoué pour s'arrêter et réfléchir. Lui qui est doté d'une certaine intelligence, mais aussi d'orgueil, il oublie de regarder où il va, trop fier pour voir ses erreurs. Alors les chocs, comme des sirènes d'alarme, le réveillent...

MES PREMIERS PAS³²

Tout jeune on nous apprend à parler, à comprendre ce que les autres disent. On apprend également à prendre une cuillère afin de la porter à la bouche. Ce qui est le plus merveilleux, c'est de voir un enfant se traîner pour ensuite réussir à se tenir debout et pouvoir enfin marcher. Ma mère a accouché d'une petite fille au cours de l'année 1975. Cette fille, c'est moi, Marie-France, qui me traînais à six mois et demi et marchais à un an.

Si on s'arrête quelques instants pour réfléchir au mot « marcher », on dirait que celui-ci implique bien des éléments pour y arriver. Pour marcher il faut: une coordination des mouvements, un individu, un mouvement des jambes d'avant en arrière; penser à marcher et non courir par exemple.

Pour donner une définition qui a du sens, marcher serait un mouvement des jambes en alternant en avant et en arrière. Pour qu'il y ait mouvement, il faut tout d'abord que le cerveau envoie un influx aux muscles des jambes en leur dictant des ordres. Enfin, les muscles des jambes et des pieds exécutent les ordres donnés.

Pour en tirer une conclusion générale, on peut dire que notre corps humain est un moyen de transport qui nous permet de nous véhiculer n'importe où.

Je dois maintenant analyser cette conclusion de l'expérience de marcher. J'indiquerai les deux idées contenues dans cette conclusion et le rapport qui les lie. Ensuite j'indiquerai le problème posé et le concept central.

Voici un rappel de la conclusion: le corps humain est un moyen de locomotion qui nous permet de nous véhiculer.

La première idée est le corps humain qui se définit comme une partie matérielle en tant qu'il est vécu par un sujet, comme l'ensemble des rapports que celui-ci entretient avec lui, c'est-à-dire l'homme.

La deuxième idée est le moyen de transport qui se définit comme un véhicule (un train, une auto, une bicyclette...) servant à se déplacer, à se mouvoir. On ne peut pas comparer le corps humain et une voiture, mais il reste que c'est le moyen le plus sûr.

³² Travail présenté par Marie-France Prévost, du Cégep Montmorency.

Le rapport d'attribution lie ces deux idées car le moyen de transport peut être attribué au corps humain. Pour ma conclusion, l'un n'irait pas sans l'autre.

Le problème provenant de la conclusion est que le corps humain ne peut pas être un moyen de transport au sens strict du terme. Il n'a pas été conçu seulement pour cela et ce n'est pas quelque chose de préfabriqué. Ce n'est pas une mécanique. Il a d'autres fonctions. Par exemple: parler, penser, regarder, digérer, mourir, etc. Ce n'est point un système simple. Sa complexité est extraordinaire.

Enfin, le concept central de ce travail serait le corps humain, car c'est l'idée principale de la proposition. On parle du corps humain comme d'un objet vivant à comparer à un autre véhicule. Le corps est au centre de la marche. C'est lui qui fait en sorte que nous marchons, courons... Alors, c'est grâce à lui que nous pouvons faire tout ce que nous faisons.

Maintenant je tenterai de faire une critique de cette pensée en répondant aux quatre questions ultimes en rapport avec le corps humain. Puis, j'essaierai de rappeler la conception du corps humain d'Aristote. Puis j'indiquerai la portée de l'ensemble de ma « réflexion sur mes premiers pas

J'ai choisi Aristote comme auteur philosophique. Il disait que pour tout ce qui concerne la grande majorité des choses, l'âme n'éprouve rien et n'accomplit aucun acte sans le corps. Lorsqu'on éprouve un besoin ou un désir, c'est toujours en relation avec le corps. L'âme est le principe directeur de la vie organique. La classification des fonctions de l'âme est liée à celle des êtres vivants. Il distingue les fonctions nutritive, sensitive, motrice et pensante. De plus, Aristote dit que seule la pensée n'a aucun lien avec le corps et que tous les autres systèmes ou fonctions, eux, ont un lien avec le corps. Je suis en parfait accord avec cette pensée d'Aristote, car marcher ne peut pas se faire sans le corps et sans ses fonctions. Il faut absolument un corps pour que l'on puisse parler de « marcher ». La fonction de motricité représente, d'une certaine façon, le mot « marcher » car c'est à cause du système moteur que nous nous véhiculons [...]

AGMV
MARQUIS
Québec. Canada
1999

Texte de la quatrième de couverture de l'édition originale de 1994

« Il y a longtemps que j'attendais une méthode graduée, de caractère scientifique (c'est-à-dire qui évite tout arbitraire dans son déroulement) qui permettrait aux étudiants de toute concentration de vivre une expérience de cheminement philosophique dont le point de départ s'enracinerait dans leur situation existentielle.

Pour avoir expérimenté la méthode proposée par Claude Collin avec des étudiants inscrits dans le programme de Sports-Études, je puis conclure que cette démarche atteint les objectifs visés par tout apprentissage de la démarche philosophique. »

Michel Bourassa, Collège Montmorency.

« Entre un enseignement qui reste en surface sous forme de concepts non assimilés ou d'interprétations mal adaptées et une approche centrée sur la soi-disant expression de soi qui, faute de contenu valable, ne fait qu'entretenir un certain vide intellectuel, la méthode de M. Collin nous propose un cheminement didactique qui permet d'atteindre le sens profond des idées et les vrais problèmes soulevés, autant qu'il permet de conceptualiser le réel et le vécu, pour mieux les comprendre.

Bien comprendre le vécu, bien comprendre les idées, n'était-ce pas là la vocation originaire de la pensée, et n'est-ce pas là la raison d'être de la philosophie au cegep ? »

Jamill Haddad, Cégep du Vieux-Montréal.

ISBN 2-89443-014-0

Quatrième de couverture de l'édition originale de 1994

« Il y a longtemps que j'attendais une méthode graduée, de caractère scientifique (c'est-à-dire qui évite tout arbitraire dans son déroulement) qui permettrait aux étudiants de toute concentration de vivre une expérience de cheminement philosophique dont le point de départ s'enracinerait dans leur situation existentielle.

Pour avoir expérimenté la méthode proposée par Claude Collin avec des étudiants inscrits dans le programme de Sports-Études, je puis conclure que cette démarche atteint les objectifs visés par tout apprentissage de la démarche philosophique. »

Michel Bourassa, Collège Montmorency.

« Entre un enseignement qui reste en surface sous forme de concepts non assimilés ou d'interprétations mal adaptées et une approche centrée sur la soi-disant expression de soi qui, faute de contenu valable, ne fait qu'entretenir un certain vide intellectuel, la méthode de M. Collin nous propose un cheminement didactique qui permet d'atteindre le sens profond des idées et les vrais problèmes soulevés, autant qu'il permet de conceptualiser le réel et le vécu, pour mieux les comprendre.

Bien comprendre le vécu, bien comprendre les idées, n'était-ce pas là la vocation originare de la pensée, et n'est-ce pas là la raison d'être de la philosophie au cegep? »

Jamill Haddad, Cégep du Vieux-Montréal.



97828941430149

ISBN 2-89443-014-0



Observatoire des Nouvelles pratiques philosophiques

Quand la philosophie nous conseille pour mieux vivre

<https://philotherapie.ca/>

<https://pratiques-philosophiques.ca/>

<https://philosophiepratique.org/>

Philosopher ne consiste pas d'abord à apprendre des doctrines, mais à entrer dans un travail de pensée.

C'est à cette expérience que Claude Collin convie l'étudiant dans ce court ouvrage devenu classique de la didactique philosophique québécoise.

Issu de plus de vingt années de recherche et d'enseignement au collégial, ce livre propose une démarche rigoureuse et accessible pour passer de la pensée spontanée à la pensée réfléchie. En quatre leçons, l'auteur met au jour les opérations mentales fondamentales de l'activité philosophique : clarifier une expérience, analyser les concepts, formuler un problème, construire une synthèse. La philosophie y apparaît non comme un savoir à mémoriser, mais comme une pratique intellectuelle à exercer.

À rebours d'un enseignement centré sur la simple transmission des doctrines, Collin montre que l'apprentissage du philosophe exige une transformation des structures de pensée de l'étudiant. Cette perspective, fondée sur l'analyse de nombreux travaux d'élèves, demeure d'une actualité remarquable dans le contexte des débats contemporains sur la formation intellectuelle et le sens des études philosophiques.

Destiné aux étudiants, aux enseignants et à tous ceux qui s'interrogent sur ce que signifie véritablement apprendre à penser, *Initiation philosophique en quatre leçons* offre une méthode claire, progressive et exigeante pour faire de la philosophie une expérience vécue.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
sans but lucratif en ligne sur Internet

<https://manuscritdepot.com/> <https://livrequebec.com/>

Édition en collaboration avec

**L'Observatoire des nouvelles
pratiques philosophique**

<https://philotherapie.ca/>

ISBN : 978-2-89612-666-8